

Miklos KONRAD

Budapest

LE MOUVEMENT D'EMBOURGEOISEMENT DE LA NOBLESSE ET LES JUIFS DANS LA HONGRIE DU XIX^e SIÈCLE

RÉSUMÉ

Au début du XIX^e siècle, la Hongrie est encore un pays aux structures féodales. Les réformateurs du milieu du siècle souhaitent encourager un mouvement d'embourgeoisement de la noblesse. Mais celle-ci, qui assimile de manière stéréotypée le monde du commerce et des affaires à une image largement négative des juifs, refuse de s'engager dans cette voie. Les réformateurs n'échappent pas, quant à eux, à un discours ambigu. Cet article a pour but d'explicitier les contradictions de ce discours, et de montrer comment une définition de la «magyarité» reposant sur les traits du noble hongrois ne pouvait que renforcer les résistances à l'émancipation des juifs et à leur intégration à la société hongroise.

SUMMARY

At the beginning of the nineteenth century, Hungary's social and economic structures are still, to a large extent, feudal. Mid-century proponents of reform wish to lead Hungarian aristocracy to a process of "embourgeoisement". They encounter little success, because of the stereotyped association of business and trade with a largely negative image of the Jews. As to the reformers themselves, they are not without ambivalence toward the Jews. This article aims at delineating these contradictions, and intends to demonstrate that the definition of a quintessential "magyarité" based on the model of Hungarian nobility, could not but reinforce opposition to the emancipation and the social integration of Hungarian Jewry.

Au début du XX^e siècle, un professeur d'université lyonnais fit en Hongrie un voyage d'étude d'où il tira un livre publié à Paris en 1908 intitulé *La Hongrie au XX^e siècle. Étude économique et sociale*. À propos de la montée des conflits sociaux, l'auteur remarquait: «La question juive est

* NB. Les dates entre parenthèses indiquent la première édition des ouvrages dont nous avons consulté une édition ultérieure.

une des plus importantes qui se posent en Hongrie. Dans toute conversation portant sur des matières économiques ou sociales, on peut être sûr de la voir surgir, évoquée suivant les cas, dans un esprit de répulsion ou de sympathie»¹. Plus lapidaire encore, l'hebdomadaire juif, *Egyenlőség* (l'«Égalité»), notait en 1912: «Dans ce pays, toute actualité se mue tôt ou tard en question juive»².

Du capitalisme triomphant, de la presse de masse naissante aux nouvelles formes du parler urbain — la langue «pestoise» — et aux nouvelles tendances littéraires (sans même parler des mouvements idéologiques progressistes considérés comme l'œuvre même des Juifs), il y eut en effet en cette Hongrie du tournant du siècle peu de domaines à propos desquels des pans de plus en plus larges de l'opinion n'aient pas cru déceler — en la condamnant sous le terme générique d'«expansion juive» — l'influence majeure et à leurs yeux néfaste exercée par les Juifs hongrois. Dans sa réponse à l'enquête réalisée par la revue *Huszadik Század*, qui réunit les opinions de bon nombre d'acteurs de la scène politique et culturelle sur la «question juive», Lajos Biró estimait que «la question juive s'est si étrangement envenimée en Hongrie qu'elle est devenue, pour ainsi dire, la maladie honteuse de la société»³.

À la même époque, une des blagues les plus répandues à Budapest faisait dire à Kohn que, si la perspective de voir naître un État pour le peuple d'Israël l'enchantait, il n'aurait cependant d'autre souhait, les cas échéant, que d'en être nommé le consul à Budapest. Par-delà un ensemble de traits qui, dans la plupart des États européens, contribuèrent à la résurgence, à partir des années 1870, d'un antijudaïsme théologique mué en un antisémitisme politique et racial, ce paradoxe incite, spécifiques à s'interroger sur les motifs à l'histoire hongroise qui purent en être cause.

La «question juive» est celle de la difficulté — sinon de l'incapacité — à concevoir la possibilité d'une intégration sans dommage des Juifs. En cela elle renvoie autant, sinon plus, aux intégrateurs qu'aux intégrés. À savoir, en l'occurrence, non seulement à l'ascension économique et sociale effectivement spectaculaire des Juifs hongrois engagés au cours du XIX^e siècle dans la voie de la modernisation économique, mais tout autant au déclin économique de la masse de la moyenne et petite noblesse plutôt réfractaire à suivre cette voie et à intégrer les normes et conduites qu'elle impliquait.

1. R. GONNARD, *La Hongrie au XX^e siècle. Étude économique et sociale*, Paris, 1908, p. 72.

2. *Egyenlőség*, 1912, március 24, 1.

3. *A zsidókérdés Magyarországon. A Huszadik Század körkérdése* («La question juive en Hongrie». Questionnaire de la revue *Huszadik Század*), Budapest, 1917, p. 54.

Le paradoxe de l'attitude de la société hongroise majoritaire à l'égard des Juifs — entre, d'une part, l'ampleur (et la constance, jusqu'en 1919) d'un soutien officiel plus que rare en cette partie de l'Europe et, d'autre part, l'exacerbation des sentiments hostiles à leur rôle dans la société bourgeoise naissante, jointe au rejet de certaines valeurs qu'ils y représentaient — ce paradoxe n'était-il pas ainsi le reflet objectivé des contradictions issues du succès aussi indéniable que partiel de l'embourgeoisement hongrois? Ne faudrait-il donc pas rechercher, c'est du moins l'hypothèse que nous voudrions avancer, les sources de ce paradoxe dans les ambiguïtés non résolues inhérentes aux contraintes que le mouvement d'embourgeoisement hongrois, lors de sa naissance, dut, mais ne put que partiellement surmonter?

Le cadre qui nous est imparti ne nous permet pas une présentation détaillée des conditions historiques qui virent la naissance en Hongrie du mouvement des réformes. Nous nous en tiendrons à quelques points essentiels. Au début du XIX^e siècle, la Hongrie demeurait un pays aux structures féodales. La paysannerie était asservie par les liens du servage. La bourgeoisie, peu nombreuse et d'origine essentiellement allogène, disposait d'une influence politique plus que réduite. Enfermée dans le carcan des corporations de métiers, constituant un ordre statique, elle n'était pas en mesure d'assurer le rôle pris par les bourgeoisies occidentales dans la transformation des sociétés d'ordres en nations modernes. Ce rôle échut à la noblesse.

Deuxième en Europe après la Pologne par son importance numérique au sein de la population globale (5%), la noblesse hongroise contrôlait tous les leviers de commande du pouvoir. Les intérêts de l'aristocratie lui commandaient une politique de *statu quo* qui la fit s'opposer — sauf quelques illustres exceptions — au programme de réformes entreprises ainsi par l'élite d'une moyenne noblesse qui se considérait comme une sorte de tiers état, l'incarnation de la magyarité, de la résistance nationale aussi bien contre les Habsbourg que contre leurs alliés aristocrates. Nourrie par l'esprit des Lumières, acquise aux idées libérales, prenant conscience des contraintes, des insuffisances et de l'anachronisme des structures féodales dont la survivance empêchait une modernisation économique devenue une absolue nécessité, la grande génération des réformateurs hongrois conjugua au souhait de la création d'une nation moderne la volonté de réformes économiques et sociales, seule issue à une crise qui menaçait d'ébranler la position sociale des élites traditionnelles qu'elle entendait maintenir en partie en la transposant dans d'autres cadres.

La «tâche fondamentale» du libéralisme hongrois était en effet, comme l'affirme András Gerő «de créer au travers de l'égalité des droits une nation

au sens bourgeois du terme»⁴. Cependant la réalisation de cette ambition impliquait nécessairement que la société hongroise fût en mesure de pourvoir par ses propres forces à toutes les fonctions sociales, de l'agriculture à l'administration, de l'industrie au commerce. D'où l'exigence du nationalisme moderne naissant, et que les réformateurs ne manquèrent pas de réaliser, de «construire une société nationale complète, de suppléer les éléments manquants, d'affranchir toutes les fonctions importantes de l'influence étrangère»⁵. Concrètement, le succès des réformes dépendait ainsi de la création sous les auspices de la noblesse (dont tous les réformistes s'accordaient à penser qu'elle devait — garante de la sauvegarde de l'identité nationale — conserver un rôle dominant dans la conduite de la nation) d'une classe bourgeoise hongroise, d'une classe moyenne indépendante, sans laquelle, selon l'affirmation si souvent citée de Kossuth, «notre nation n'a pas d'avenir»⁶.

Outre la noblesse, d'autres composantes de la société étaient susceptibles aux yeux des réformateurs de prendre part à la formation de cette classe moyenne. Mais n'étaient-elles pas cloisonnées en diverses catégories par les mentalités et l'inégalité devant la loi: la bourgeoisie des villes, l'*intelligentsia* roturière, les couches aisées de la paysannerie et les Juifs, du moins les éléments capitalistes? La «substance sociale» de l'ère des réformes qui s'inscrivit dans une période aussi courte que faste comprise entre 1830 et 1848 était ainsi l'élévation des serfs au rang de citoyens, l'embourgeoisement de la noblesse et la magyarisation des bourgeois et des Juifs allogènes.

L'émancipation et l'intégration des Juifs s'inscrivent dans ce cadre théorique. Passant (en raison de l'immigration bien plus que de la croissance naturelle) de 80 775 personnes en 1787 à 339 817 en 1850 (soit 3,7 % de la population globale), la population juive demeurait en Hongrie simplement «tolérée», soumise à des mesures discriminatoires diverses: interdiction de pratiquer certains métiers, soumission au paiement d'impôts particuliers, interdiction de séjourner dans les régions minières, dans la plupart des villes, dans certains comitats même. L'acte de tolérance institué par Joseph II en 1781 et entériné par une loi de la diète hongroise en 1790 (*De Judaeis*) apporta en de nombreux domaines une amélioration sensible à la condition

4. A. GERŐ, *Zsidó utak és magyar keretek a XIX. Században* («Voies juives et cadres hongrois au XIX^e siècle»), *Magyar polgárosodás* («L'embourgeoisement hongrois»), Budapest, 1993, p. 303.

5. D. KOSÁRY, *Kossuth Lajos a reformkorban* («Lajos Kossuth à l'ère des réformes»), Budapest, 1946, p. 228.

6. *Kossuth Lajos iratai* («Écrits de Lajos Kossuth»), édition établie par Ferenc KOSSUTH, Budapest, 1911, vol. XIII, p. 73.

des Juifs. Le non-respect par les municipalités et nombre de corporations de ces mesures en réduisit cependant largement l'effet jusqu'à ce qu'elles fussent de nouveau imposées en 1840⁷.

Les convictions libérales des réformateurs, qui concevaient le droit en termes d'égalité et non en cloisonnements juridiques, se conjuguèrent à un certain nombre de traits propres à la communauté juive hongroise qui ne pouvaient que trouver grâce aux yeux de la noblesse réformatrice.

Le nationalisme hongrois, la volonté de construction d'une nation moderne fondée sur l'hégémonie politique et culturelle de la nationalité hongroise se forgeait parallèlement à la menace croissante que représentaient aux yeux des élites hongroises les aspirations politiques des autres nationalités du royaume, s'éveillant elles-mêmes à leur conscience nationale, une menace d'autant plus lourde de conséquences potentielles que les «minorités» ethniques composaient la majorité de la population hongroise, soit 61 % des habitants de l'ensemble des territoires de la couronne de saint Étienne, et 52 % des habitants du royaume hongrois sans la Croatie-Slavonie. Dans un tel contexte, les Juifs avaient l'énorme avantage de constituer (avec les Tsiganes) le seul groupe ethnique qui, dépourvu de base territoriale historique, ne présentait aucune revendication de type nationaliste, et dont la gratitude escomptée — au cas où il serait émancipé et intégré à la société — offrait une garantie raisonnable de son attachement sans équivoque à l'État hongrois et au maintien de son unité⁸. L'hebdomadaire *Pesti Hirlap* («*Le Courrier de Pest*»), l'organe principal des réformateurs, dirigé par Kossuth entre 1841 et 1844, notait ainsi en 1841: «D'entre toutes les langues qui habitent notre patrie, c'est peut-être justement le juif qui nourrit en son sein le moins d'antipathie nationale à notre égard.» Or, il est essentiel «d'amener à nous toutes les forces susceptibles de faire croître, de diffuser notre nationalité»⁹.

Par ailleurs, le rôle économique des Juifs constituait un apport qui ne pouvait être négligé. L'absence d'une classe commerçante autochtone, les insuffisances, et le départ des commerçants grecs, arméniens et serbes, le

7. Il sortirait du cadre de notre étude, dont ce n'est d'ailleurs pas l'objectif, de présenter, avec ce que cela suppose de détails, la condition des Juifs en Hongrie à l'ère de leur émancipation. Nous ne pouvons que renvoyer, pour une vue générale, à des articles récemment consacrés à ce sujet. K. KECSKEMÉTI, «A liberalizmus és a zsidók emancipációja» («Le libéralisme et l'émancipation des Juifs»), *Történelmi Szemle*, 1982, 2, pp. 185-210. Pál SÁNDOR, *Az emancipáció útján* (Sur la voie de l'émancipation), Valóság, 1991, 8, pp. 34-55.

8. Voir V. KARÁDY, «Les Juifs, l'État et la société dans la monarchie bicéphale», in M. MOLNÁR et A. RESZLER éd., *Le génie de l'Autriche-Hongrie. État, société, culture*, Paris, 1989, p. 85.

9. *Pesti Hirlap*, 1841, 11, p. 87.

dédain enfin par la noblesse des pratiques commerciales créaient un vide occupé de plus en plus largement par les Juifs. Prenant en fermage les bana-lités (tavernes, alambics), servant d'intermédiaires à la distribution et la commercialisation des produits agricoles au sein du pays et sur les marchés internationaux, important en gros des produits manufacturés, créant surtout les bases d'un système bancaire dans une économie qui souffrait d'un manque de liquidité chronique, la contribution des Juifs à la vie économique et à sa modernisation motivait ainsi également — afin que cet engagement aille croissant — la suppression des entraves juridiques qui les maintenaient au rang de paria et elle les prédisposait à trouver place au sein d'une bourgeoisie à venir.

Comme nous l'avons mentionné, cette question de la modernisation économique était essentielle. Les réformistes, Kossuth en tête, s'aperçurent, influencés en cela par les thèses de l'économiste allemand Friedrich List, que, suivant l'expression de Kossuth, «la voie menant de notre dépendance à l'indépendance nationale passe par la création d'une industrie nationale»¹⁰, l'indépendance politique sans indépendance industrielle n'étant, ajouta-t-il, «qu'une chimère et une duperie faite à soi-même qui ne peut être entretenue longtemps»¹¹. Or, écrivait Kossuth, «sans commerce, ni l'agriculture, ni l'industrie ne peuvent connaître d'essor»¹². L'essor du commerce apparaissait ainsi aux yeux des réformateurs une condition *sine qua non* de celle de la nation, ou, suivant la formulation de Wesselényi: «les seules nations riches, puissantes et cultivées sont celles où fleurit le commerce»¹³.

La noblesse hongroise, cependant, «considérait que le seul métier honnête était celui de propriétaire terrien»¹⁴, au sens restrictif, c'est-à-dire excluant la commercialisation par le producteur des produits de ses terres. Lorsque György Bessenyi établissait une définition antagoniste de l'élévation morale et du commerce, tenant ce dernier pour un acte de constante malhonnêteté¹⁵, il exprimait l'opinion quasi unanime de ses contemporains.

10. Cité par D. KOSÁRY, *Újjáépítés és polgárosodás 1711-1867* («Reconstruction et em-bourgeoisement 1711-1867»), Budapest, 1990, p. 284.

11. *Kossuth Lajos iratai* (Écrits de Lajos Kossuth), édition établie par Ferenc Kossuth, Budapest, 1906, vol. XII, p. 317.

12. *Kossuth Lajos iratai*, vol. XIII, *op. cit.*, pp. 10-11.

13. Miklós WESSELÉNYI, *Balítelekről* (1831-1833), (Des préjugés), Budapest, 1986, p. 75.

14. Ferenc PULSZKY, *Életem és korom* (Ma vie et mon époque), (1880-1882), Budapest, 1958, vol. I, p. 73.

15. Jenő ZSOLDOS, «Bessenyei és Kazinczy zsidószemlélete» (La vision des juifs de Bessenyei et de Kazinczy), dans *Izraelita Magyar Irodalmi Társaság. Évkönyv* (Almanach de l'Association Israélite Hongroise de Littérature), Budapest, 1932, p. 212.

De plus, la noblesse hongroise s'était peu à peu construite sur le rejet du commerce, sur sa prétendue «incapacité» à commercer, un des traits distinctifs de son auto-définition, la figeant — en parfaite contradiction avec la réalité de son passé¹⁶ — en une de ses caractéristiques immuables.

Sur la lancée de personnalités de l'*Aufklärung* hongrois (János Szapáry, József Kármán), et avec bien plus d'ardeur encore, la génération des réformateurs condamna le mépris affiché par la noblesse à l'égard du commerce, elle s'efforça de lui faire prendre conscience des effets néfastes d'une telle attitude et entreprit de revaloriser l'image du commerce en affirmant sa compatibilité avec la morale et son adéquation avec l'intérêt de la nation.

Un travail de formation des esprits apparaissait ainsi comme le préliminaire inévitable à la (re)conversion de la noblesse vers les activités commerciales. La noblesse réformatrice fut parfaitement consciente de la nécessité, en ce domaine comme en d'autres, d'une transformation des mentalités des élites traditionnelles. Le titre de l'œuvre majeure de Wesselényi parue en 1833, *Balítéletekről* («Des préjugés»), était à cet égard parfaitement éloquent. Similaire en cela aux premiers ouvrages de Széchenyi, son objectif premier n'était pas tant de formuler des propositions concrètes que de convaincre la noblesse de l'impératif des réformes, et partant, de l'indispensable déconstruction des préjugés qui y faisaient obstacle.

Cette déconstruction devait être, en l'occurrence, d'autant plus considérable qu'aux yeux des contemporains, l'image du commerçant s'associait étroitement à celle des Juifs, en une métonymie condamnatoire qui renvoyait à la place occupée par ces derniers — à l'extrême opposé de la noblesse — dans la hiérarchie sociale et des valeurs en vigueur. Les travaux de Vera Bácskai ont démontré qu'il est largement exagéré de n'accorder qu'aux seuls Juifs le mérite de l'introduction en Hongrie de l'esprit d'entreprise capitaliste¹⁷. Ils constituaient néanmoins une large majorité du corps des commerçants. Selon l'estimation de János Erdélyi, au tournant des années 1840, les Juifs (2,6 % de la population globale en 1840) représentaient 77,2 % des 77 709 commerçants du pays¹⁸ et presque les deux tiers des

16. Sous l'effet de la conjoncture économique touchant toute l'Europe à partir du début du XVI^e siècle, la noblesse hongroise s'était massivement engagée sur les voies commerciales, et ce jusqu'à la grande crise européenne du milieu de XVII^e siècle. Les propriétaires terriens hongrois se détournèrent alors progressivement du commerce. Voir Zsigmond-Pál PACH, *Üzleti szellem és magyar nemzet jellem* (Esprit commercial et caractère national hongrois), *Történelmi Szemle*, 1982, 3, pp. 373-403.

17. Vera BÁCSKAI, *A vállalkozók előfutárai. Nagykereskedők a reformkori Pesten* (Les premiers entrepreneurs. Les grands commerçants de Pest à l'ère des réformes), Budapest, 1989, pp. 14-49.

18. János ERDÉLYI, *Nemzeti iparunk* (Notre industrie nationale), Pest, 1843, p. 85. Erdélyi fut le régisseur des domaines de la famille Károlyi. Son ouvrage fut publié par les soins

grands commerçants ayant poursuivi des activités à Pest entre 1800 et 1850¹⁹. De plus, parmi les quelques grands commerçants pestois qui témoignèrent véritablement d'une mentalité d'entrepreneurs avant 1848, «les plus importants étaient peut-être justement, écrit Bácskai, deux grands commerçants puis banquiers juifs anoblis de Pest: Mór Ullmann et Mór Wodianer»²⁰.

Au poids des Juifs s'opposait, en l'accentuant, la forte fragmentation des appartenances nationales des commerçants chrétiens, et tout particulièrement la sous-représentation parmi eux des Hongrois: parmi les quarante-six grands commerçants chrétiens en activité à Pest en 1840, il se trouvait, outre trente-cinq Allemands, quatre Grecs et quatre Serbes, et seulement trois Hongrois²¹. Une image positive de l'*homo æconomicus* aurait pu en apparence s'incarner en Széchenyi. Mais, comme l'a montré András Gerő²², le caractère plus national qu'individuel de ses entreprises, son statut d'aristocrate éloigné des réalités de la masse de la moyenne noblesse qu'il méprisait et dont il n'était guère aimé en retour, son isolement croissant sur la scène politique, l'échec enfin d'un parcours intérieur qui le mena à la folie empêchèrent la cristallisation sur sa personne de l'archétype à suivre.

Ainsi, que ce fût au niveau le plus humble, celui des colporteurs ou des taverniers des domaines nobles, Juifs pour la plupart, ou à celui supérieur des hommes d'affaires et entrepreneurs dont les noms devinrent synonymes de cette naissante «aristocratie de l'argent», les représentations collectives véhiculaient l'analogie du Juif et du commerçant. Une analogie, faut-il le dire, largement péjorative: «Chez nous, un grand nombre de ces nobles mêmes qui se considèrent comme des hommes cultivés appellent le commerçant le plus honnête et le plus intelligent un Juif ou un escroc, pour la seule raison que celui-ci se sera permis de lui présenter des observations d'ordre commercial»²³.

L'intégration des Juifs embourgeoisés à la classe moyenne constituait un défi, un véritable bouleversement des hiérarchies sociales, dans la mesure où le rapprochement entre les nobles et les Juifs s'apparentait à une fusion. L'ampleur de ce bouleversement transparaît dans la prudence même des ré-

du fondateur des sciences statistiques hongroises, Elek Fényes, qui y ajouta de nombreuses notes.

19. Vera BÁCSKAI, *A vállalkozók előfutárai ...*, op. cit., p. 14.

20. *Ibid.*, p. 140.

21. Johann v. CSAPLOVICS, *Ungern's Industrie und Cultur*, Leipzig, 1843, p. 37.

22. Voir András GERŐ, «Miért nincs a zsidóknak jussa a mennyországban?» dans *Utódok kora* (Pourquoi les juifs n'ont pas droit au Paradis? dans *L'ère des successeurs*), Budapest, 1996, p. 156.

23. J. ERDÉLYI, *Nemzeti iparunk ...*, op. cit., p. 316.

formateurs, peu désireux de s'aliéner la masse de la noblesse. D'un autre côté, l'embourgeoisement de cette dernière leur paraissait d'une impérieuse urgence. Dans tous les cas, quel que fût l'objectif désiré, l'indispensable adhésion de la noblesse aux pratiques commerciales imposait de faire table rase des préjugés touchant aux «commerçants», en tant qu'abstraction, mais aussi et surtout aux commerçants juifs, sinon de construire, à défaut de modèle tiers, une image positive de ces derniers. La conjoncture établissait ainsi entre la modernisation de la société et l'assimilation des Juifs un lien aussi contraignant que particulier à l'histoire hongroise.

Les racines de l'antijudaïsme d'inspiration théologique n'étaient pas aussi profondes en Hongrie qu'en Pologne, en Russie ou en Allemagne même²⁴. Cela peut être attribué aux traditions historiques d'une nation dont le premier des rois, saint Étienne, insistait déjà sur le bon accueil et l'intégration sans distinction des étrangers, mais aussi à l'absence en Hongrie d'une ferveur des sentiments religieux conduisant à un fanatisme exclusiviste. C'est ici cependant plutôt une question de degré. Si l'antijudaïsme n'était entaché en Hongrie — comparé à certaines régions limitrophes — d'un passé aussi sanglant, il n'en reste pas moins que les préjugés habituels à l'égard des Juifs, exutoires instinctifs des angoisses, y étaient tout aussi répandus, incrustant dans les mentalités collectives une définition ségrégative du Juif qui lui attribuait en propre la plupart des défauts humains.

Dans l'imagerie collective, les Juifs demeuraient volontairement en dehors de la société chrétienne, mus par une solidarité excluant les non-Juifs. Ils ne faisaient ainsi non seulement pas corps avec la nation, mais ils lui étaient hostiles, ne reconnaissant pour patrie que la seule Palestine. Leur influence, qu'elle soit commerciale ou morale, était ressentie comme néfaste aux pays. Dans cette imagerie, ils refusaient le labeur difficile, le travail de la terre, pour lui préférer la pratique du commerce et de l'usure, fondée sur la seule soif insatiable du gain, responsable de la misère paysanne, menace à la morale publique. La figure du «juif-sangsue économique» trouvait sa métaphore dans l'accusation du meurtre rituel. À l'extranéité du Juif, motif d'angoisse, s'associait le pouvoir occulte de l'argent invisible, et les Juifs, bien qu'opprimés, n'en demeuraient pas moins objets de crainte: en effet, on les soupçonnait d'agir par népotisme, de viser à la domination, de vouloir rétablir ... une Jérusalem terrestre dont les Chrétiens seraient les esclaves.

24. Voir V. KARÁDY, *Zsidó identitás és asszimiláció Magyarországon* (Identité juive et assimilation en Hongrie), Mozgó Világ, 1988, 8, pp. 29-30.

Certes, quelques uns professaient des vues différentes. L'influence des Lumières contribuait aussi à la reconnaissance par certains de l'injustice dont les Juifs étaient victimes et de la nécessité d'y remédier. Le juriste József Hajnóczy, des hommes de lettres témoignèrent en leur faveur. Mihály Csokonai Vitéz condamnait la «bigoterie intolérante» de la société chrétienne²⁵. Affirmant être un «grand ami des Juifs», Ferenc Kazinczy écrivait: «Des hommes bons et d'autres pas bons, il y en a parmi toutes les confessions, et les hommes bons sont partout respectables»²⁶.

La majorité de la population était cependant bien loin de témoigner d'une telle bienveillance. Alors même qu'il déclarait tenir pour «fou» quiconque condamnait quelqu'un pour sa religion, György Bessenyei considérait les Juifs comme un peuple «bête et présomptueux, incapable et sauvage, ridicule et haïssable»²⁷. Il inaugurait ainsi une succession d'hommes publics hongrois dénonçant en théorie une aversion à l'égard des Juifs qu'ils étaient eux-mêmes incapables de surmonter. Une génération plus tard, Daniel Berzsenyi estimait qu'il était nécessaire de protéger des Juifs, même les malfaiteurs, de crainte que «se mêlant de jour en jour en une plus étroite alliance avec nos brigands, ils ne les conduisent à des méfaits tels que ceux-ci auraient été incapables même d'imaginer»²⁸.

D'après le témoignage de Ferenc Pulszky, les sentiments de la majorité des classes dominantes à l'aube des réformes n'avaient guère évolué. En 1833, son oncle, Géza Fejérváry, fervent libéral et numismate amateur, invita Pulszky ainsi qu'un jeune juif, Leó Hollander, fils d'un riche commerçant et également passionné de numismatique, à un voyage d'étude de six mois en Italie. Un tel geste, s'il témoigne d'un rapprochement esquissé par certains, était apparemment suffisamment exceptionnel pour que Pulszky eût jugé nécessaire de le rapporter dans ses mémoires. La raison de cette évocation était d'ailleurs sans doute le commentaire qu'il en fit à propos de la réaction de son père: «Mon père en avait honte [de ce voyage], il était incapable d'étouffer son antipathie à l'égard des Juifs, qu'il tenait pour une race plus vulgaire, il était incapable même de concevoir comment son beau-frère pouvait converser avec Hollander. Les conceptions de mon père

25. Cité par Jenő ZSOLDOS, «A romantikus zsidószemlélet irodalmunkban» (La vision romantique des juifs dans notre littérature), dans *Izraelita Magyar Irodalmi Társulat. Évkönyv* (Almanach de l'Association Israélite Hongroise de Littérature), Budapest. 1935, p. 270.

26. Cité par Jenő ZSOLDOS: *Bessenyei és Kazinczy zsidószemlélete* (La vision des Juifs de Bessenyei et de Kazinczy), *op. cit.*, pp. 218-19.

27. *Ibid.*, p. 209.

28. Cité par Jenő ZSOLDOS, *Kazinczy Ferenc és a zsidóság* (Ferenc Kazinczy et les Juifs), Budapest, 1934, p. 23.

relevant des relations sociales rappelaient encore fortement le moyen-âge, [...] mais elles étaient en ces temps communément partagées par les membres de la noblesse hongroise»²⁹.

Des propos révélant la survivance, parmi la noblesse, des plus absurdes préjugés, se faisaient entendre à la diète également. À la session de la Chambre Haute du 29 mai 1833, le comte Károly Zichy demanda que soient votées de nouvelles lois *«afin que les juifs n'enlèvent pas les enfants chrétiens»*³⁰.

Un tel environnement mental rendait quasi impossible, aux âmes les plus portées même à l'équité, d'échapper à la pesanteur de croyances ancrées par une tradition multi-séculaire. Illustrant les fantasmes communs nourris vis-à-vis des Juifs, les souvenirs d'enfance de Mór Jókai, qui devint par la suite un des partisans les plus fervents de la cause des Juifs, en sont un témoignage: *«Pourquoi le nier? Moi, dans mon enfance, j'étais antisémite. [...] Nos domestiques m'en contèrent plein la tête, comme quoi les Juifs utilisaient le sang des enfants chrétiens pour leur fête de Pessah. [...] À chaque fois que j'allais, ou rentrais de l'école, je regardais sur le chemin avec terreur ces boutiques aux portes ouvertes où étaient assis ces Juifs aux longues barbes et aux longs manteaux. Combien d'enfants n'avaient-ils pas déjà dévorés?»*³¹.

La bourgeoisie de souche allemande n'était pas plus favorable aux Juifs. Elle fut, au contraire, le groupe social dont l'hostilité à leur égard s'exprimait de la manière la plus virulente, son antijudaïsme théologique n'étant que trop facilement renforcé par la haine envers ceux qui représentaient une concurrence tournant à son désavantage.

En un résumé lapidaire, et qui illustre également la gradation dans une Hongrie féodale de «l'image» péjorative des «autres» dont les Juifs subissaient le plus fortement — mais non exclusivement — les préjugés, Péter Hanák affirmait: *«Le gentilhomme campagnard n'aimait pas particulièrement les bourgeois allemands des villes, mais ensemble, ils dédaignaient les commerçants, artisans et paysans slovaques, serbes et roumains. Enfin, ils étaient tous d'accord sur un point: ils détestaient les Juifs»*³².

Des préjugés ancrés dans la société à l'égard des Juifs *«en qui — pour reprendre le mot de József Eötvös — le dernier des hommes même n'accep-*

29. Ferenc PULSZKY, *Életem és korom ...*, op. cit., vol. I, p. 73.

30. Lajos KOSSUTH, *Országgyűlési Tudósítások* (Rapports de la diète), Budapest, 1948, vol. I, p. 427.

31. Mór JÓKAI, *Életemből* (De ma vie), Budapest, 1904, vol. I, pp. 258-59, p. 295.

32. Péter HANÁK, «A másokról alkotott kép» (L'image des autres), dans *A kert és a műhely* (Le jardin et l'atelier), Budapest, 1988, p. 97.

terait de voir son semblable»³³, de l'opprobre du commerce à la constitution d'une image positive du Juif et des traits qui lui étaient associés, ce bref coup d'oeil sur l'état des lieux suffit à révéler l'ampleur de la tâche.

D'entre tous les réformateurs, József d'Eötvös, justement, fut celui à s'être engagé avec le plus d'ardeur en faveur de la cause des Juifs. Reprenant, en le développant, l'argumentation d'un discours tenu à la Chambre Haute en 1840, Eötvös publia la même année sous le titre de *L'émancipation des Juifs* l'œuvre de la plus grande envergure consacrée pendant l'ère des réformes à cette question. Eötvös s'y affirmait partisan d'une émancipation sans condition des Juifs, au nom du droit inaliénable de tous à la liberté, état naturel de l'homme: «Dieu créa l'homme pour qu'il fût libre»³⁴.

Ouvrage pamphlétaire, empreint d'une profonde compassion pour les Juifs, il se présente sous la forme, reprise à la suite d'Eötvös par de nombreux auteurs, d'une déclinaison des principales raisons évoquées contre l'émancipation des Juifs, suivie de leur récusation.

Primo: on dit que les Juifs sont une «race dépravée». Eötvös reprend pour infirmer cette principale accusation le postulat d'auteurs allemands, français et anglais qui, sous l'influence des Lumières, récusaient l'idée d'une dépravation morale constitutive — et partant, irréversible — des Juifs. S'ils ne niaient point la réalité de cette dépravation, ces auteurs en établissaient la cause dans l'oppression dont les Juifs étaient victimes, affirmant par là même leur foi en une possible «régénération» des Juifs»³⁵. Eötvös ne disait pas autre chose. «*Ou pense-t-on qu'une oppression millénaire va élever moralement un peuple, [...] que celui qu'on écrase du pied ne se retrouvera pas dans la boue?*»³⁶. L'oppression abaissa les Juifs, la liberté les élèvera. Les Juifs sont-ils d'ailleurs vraiment dépravés? Il est en effet un trait constitutif des Juifs qui «ne peut que susciter le respect, et ceci est leur religiosité». L'infrangible attachement, au travers de millénaires de souffrances, des Juifs à leur religion n'est-il pas une preuve de leur valeur?: «*Il ne peut être si vulgaire, ce métal qui résista à tout des millénaires durant*»³⁷.

33. József EÖTVÖS, *A zsidók emancipációja* (1840) (L'émancipation des Juifs), Budapest, 1981, p. 12.

34. *Ibid.*, p. 21.

35. L. Christian-Wilhelm DOHM, *Über die bürgerliche Emanzipation der Juden*, 1781. L'abbé Henri GRÉGOIRE, *Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs*, 1787. MIRABEAU, *Sur Moses Mendelssohn ou de la réforme politique des Juifs*, 1787. Des auteurs juifs hongrois adoptèrent également cette idée, ainsi: MÓRIC BLOCH, *A zsidókról* (Des Juifs), Pest, 1840.

36. József EÖTVÖS, «A zsidók polgárosításáról» (1840), (De l'égalité des droits à accorder aux juifs), dans *Magyar liberalizmus* (Le libéralisme hongrois), László TÓKÉCZKI éd., Budapest, 1993, p. 42. Ce texte est celui du discours d'Eötvös.

37. József EÖTVÖS, *A zsidók emancipációja* (L'émancipation des Juifs), *op. cit.*, pp. 29-30.

Secundo: on affirme que les Juifs, cloisonnés par leur religion, refusent de s'assimiler à la nation hongroise, et ne deviendront donc jamais de vrais et loyaux Hongrois. Ils ne le sont pas devenus jusque-là, rétorque Eötvös, seulement parce que la possibilité leur en fut refusée. On ne peut leur reprocher de «*ne pas s'être unis à la nation qui ne leur témoigna que du mépris*»³⁸. La liberté accordée aux Juifs les fera s'intégrer naturellement à la nation hongroise, car l'égalité des droits crée une communauté d'intérêts qui unit les éléments les plus divers.

Tertio: on prétend que les Juifs, se confinant aux pratiques du commerce et plus habiles en la matière que la population chrétienne, profiteraient des possibilités que leur offrirait l'égalité juridique pour opprimer les autres citoyens.

Ce dernier argument, note Eötvös, «*pèse d'un grand poids parmi ceux même qui admettent par ailleurs l'équité de l'émancipation*»³⁹. L'argument est à double face. D'un côté, le commerce, c'est-à-dire la recherche du profit, peut-il être compatible avec la morale et l'intérêt public? La réponse d'Eötvös est affirmative, quoique le choix du qualificatif laisse rêveur: «*Le pingre, dont l'argent est le principal intérêt, ne peut-il être un citoyen utile à son pays, et cela surtout en cette ère des intérêts matériels?*»⁴⁰. De l'autre côté, le jugement concernant les Juifs: «*cette tendance purement commerciale des Juifs est tenue par nombre de gens pour la cause principale de la dépravation des Juifs*»⁴¹. Il ne s'agit là encore, suivant le raisonnement d'Eötvös, que des effets, à double titre, de l'oppression. Celle-ci est d'une part la source de l'engagement aussi massif des Juifs dans les métiers commerciaux, les autres lui étant interdits. Agent même de la dépravation des Juifs, elle est ainsi également la cause, d'autre part, de leur improbité commerciale, par rapport à laquelle Eötvös ne prend pas, cette fois, de distance, et qui, par l'effet d'un cercle vicieux, aggrave à son tour, selon lui, l'immoralité des Juifs. En parfaite logique cependant, la solution s'offre d'elle-même. «*Si l'industrie commerciale des Juifs est nocive au regard du pays, dangereuse au moral des Juifs, ce que je ne veux pas nier*»⁴², écrit Eötvös, quelle réponse plus adéquate que l'émancipation? Ouvrant la voie à la régénération globale des Juifs, elle entraînerait parmi eux une élévation morale générale, donc aussi bien commerciale. Les exemples des pays où

38. József Eötvös, *A zsidók polgárosításáról* (De l'égalité des droits à accorder aux Juifs), *op. cit.*, p. 42.

39. *Ibid.*

40. József Eötvös, *A zsidók emancipációja* (L'émancipation des Juifs), *op. cit.*, p. 24.

41. *Ibid.* p. 27.

42. *Ibid.*

l'émancipation a déjà été réalisée montre d'ailleurs, dit Eötvös, que les Juifs ne s'y transformèrent point d'opprimés en oppresseurs⁴³.

A priori, il pourrait donc apparaître souhaitable que les Juifs (régénérés) poursuivent en force une activité commerciale (utile au pays), partie intrinsèque de l'indispensable modernisation économique de la nation. L'argument final d'Eötvös offre cependant une perspective toute autre: «*l'égalité des droits ouvrant de nouvelles voies aux Juifs, cet esprit purement commercial s'affaiblira après l'émancipation plutôt qu'il ne se renforcera*»⁴⁴.

Une telle perspective pouvait présenter — eu égard au contexte — l'avantage de trouver plus aisément grâce aux yeux de ceux que Eötvös voulait convaincre. En choisissant toutefois, par tactique ou par conviction personnelle, d'axer son argumentation sur l'oppression des Juifs comme cause principale de leur «dépravation», et de montrer que l'engagement des Juifs dans le commerce «*ne fut pas jadis le propre de cette nation*»⁴⁵, Eötvös contribuait davantage à forger une image acceptable du Juif qu'une représentation favorable du commerçant juif. Il apparaît donc, dans cette démonstration (qui n'est pas, au demeurant, dénuée de paradoxes et d'ambiguïtés), une césure entre les arguments concernant les Juifs comme commerçants et ceux favorables à leur possible et souhaitable intégration à la nation hongroise.

Ce fut en 1844, par deux articles parus aux mois de mai et juin dans le *Pesti Hirlap*, que Lajos Kossuth intervint de manière décisive dans le débat sur l'émancipation des Juifs. À l'assemblée de la diète de 1840, Kossuth avait soutenu le projet d'émancipation des Juifs, qu'il tenait pour une des pierres angulaires de la politique libérale. Pareil en cela à Eötvös, il fondait sa théorie assimilationniste sur sa foi en la liberté: «*la liberté est une telle force de fusion qu'à celui qui promet de l'accorder, les autres peuples donneront en échange leur nationalité*»⁴⁶, eu égard à l'assimilation des Juifs, l'opinion de Kossuth s'imprimait cependant d'une inflexion significative.

L'émancipation des Juifs, dit-il, est d'une part un acte «politique», du seul ressort des législateurs. En ce domaine, affirme Kossuth, aucun doute n'est permis. Exclure quiconque des droits civiques parce qu'il appartient à une autre confession «*est contraire à la loi divine, à la justice, à la politique*». Le libéralisme ne peut souffrir une telle injustice. Donc, «*le temps de*

43. József EÖTVÖS, *A zsidók polgárosításáról* (De l'égalité des droits à accorder aux Juifs), *op. cit.*, p. 42.

44. *Ibid.*

45. *Ibid.*

46. Cité par István SZABÓ, *A magyarság életrajza* (1941), (La biographie de la magyarité), Budapest, 1990, p. 222.

l'émancipation politique est arrivé». Toutes les objections se fondant à cet égard sur la prétendue immoralité des Juifs sont invalides, «*sans force, faibles, sans amour*», affirme Kossuth, «*car leur enseignement moral est tout aussi pur que celui de quiconque*»⁴⁷. Kossuth dépassait par là des vues quasi unanimement partagées par ses contemporains qui aimaient à voir dans le *Talmud* la source de toutes les immoralités. Ses propos reflétaient également une compassion teintée d'admiration à l'égard des Juifs. En mars 1844, il écrivit ainsi dans le *Pesti Hirlap*: «*Ce pauvre peuple, ployé sous la raillerie des nations, doit être pourvu, pour supporter son destin et ne pas désespérer, une force d'âme exceptionnelle*»⁴⁸.

Mais l'émancipation comporte selon Kossuth également un volet «social»: excluant la possibilité d'un rapprochement de fait entre Juifs et non-Juifs, les prescriptions de la religion juive ne peuvent que maintenir les Juifs dans leur isolement. Ainsi, «*les Juifs ne seront point émancipés socialement si même ils sont cent fois émancipés politiquement*»⁴⁹. Ceci supposerait donc que les Juifs doivent réformer leur religion. Kossuth surmontait la contradiction entre l'exigence d'une réforme et la reconnaissance — chère à l'ère libérale — de la liberté religieuse en considérant que la religion juive, puisqu'elle dépassait le cadre strictement spirituel pour légiférer dans divers domaines de la vie civile, constituait une «*institution politique, fondée sur des bases théocratiques*». Une telle religion représenterait un obstacle à l'émancipation puisqu'elle «*ne pouvait s'harmoniser politiquement avec le système de gouvernement existant,*» étant elle-même un obstacle. Si tel était bien le cas, il appartenait aux Juifs d'écarter cet obstacle. Il ne dépendait ainsi que d'eux de poser «*le fondement de la fusion sociale*»⁵⁰.

L'émancipation «politique», devenue ainsi conditionnelle, supposait donc pour qu'elle pût être traduite dans la réalité, qu'elle fût précédée de l'émancipation «sociale». Kossuth rompait ce faisant à double titre avec la position officielle dominante jusqu'alors. Si d'une part, l'argument de la théocratie juive avait déjà été avancé par quelques uns à la diète de 1839-40, les instructions du comitat de Pest à cette diète affirmaient que la «*Nation Hongroise*» était prête à accorder les droits civiques aux Juifs «*sans qu'elle souhaitât modifier leur religion et rituels dont l'expérience prouve jusque là qu'ils ne sont pas le moins du monde contraires au but de l'État*

47. L'article de Kossuth est cité en entier par Lajos VENETIANER, *A Magyar zsidóság története* (1922), (L'histoire des Juifs hongrois), Budapest, 1986, pp. 151-152.

48. *Pesti Hirlap*, 14 mars 1844, p. 1.

49. Lajos VENETIANER, *A Magyar ...*, op. cit., p. 153.

50. *Ibid.*, p. 151-152.

et tombent donc en dehors des cadres de la législation»⁵¹. D'autre part, dans son adresse à la Chambre des Magnats, la Chambre Basse déclarait que l'esprit des Lumières, réparant les torts causés par des préjugés millénaires, allait sans doute conduire peu à peu au rapprochement des Juifs et des Chrétiens, «*mais c'est la législation qui doit d'abord en fonder la base, proclamer le grand mot de la réconciliation, et ceci est l'émancipation*»⁵².

Pourquoi ce tournant chez Kossuth? Plusieurs raisons peuvent être avancées. Les arguments jusque là développés en faveur des Juifs ont pu paraître plus efficaces pour lutter contre le mépris dans lequel ils étaient tenus, que pour diminuer les peurs — source de haine — éveillées par leur extranéité. Or, ces peurs se cristallisaient sur ce vecteur essentiel de l'identité juive qu'était leur religion. La survivance des craintes à son égard a pu induire, aux yeux de Kossuth, la nécessité d'une argumentation nouvelle, susceptible de mettre un terme aux accusations portées contre elle. Le déplacement de la question religieuse du terrain abstrait, surchargé d'irrationnel — au domaine «constitutionnel» (l'incompatibilité des prescriptions religieuses juives et des lois de l'État hongrois), pouvait offrir un double avantage. Il permettait tout à la fois de donner satisfaction — puisqu'on admettait que la religion juive posait problème — à tous ceux qu'on ne pouvait gagner à la cause de l'émancipation par l'unique affirmation de l'iniquité des préjugés, et de poser le débat dans un cadre plus circonscrit: en affirmant que les fondements éthiques de la religion juive étaient irréprochables et que seules certaines prescriptions devaient être réformées, Kossuth traçait la voie d'une solution susceptible, à ses yeux, de fonder une image de la religion juive qui n'offrirait plus aucune prise aux critiques.

Autre raison: le primat de l'idée nationale, l'ambition de former une nation moderne, c'est-à-dire homogène, induisait à l'égard des Juifs — du fait qu'ils étaient seulement définis comme confession et que leur émancipation devait justement servir à renforcer l'ethnie hongroise — une politique d'assimilation bien plus exigeante que celle formulée à l'égard des diverses nationalités du pays. De là — outre l'impératif d'une assimilation par la langue, dépositaire depuis Herder de l'âme de la nation — le souhait de voir les Juifs gommer autant que faire se peut les signes culturels et coutumiers distinctifs de leur altérité. Le concept de nationalité des réformistes était libéral en ce qu'ils professaient que devenir hongrois était aussi une question de choix individuel, que l'origine sociale ou ethnique n'y constituait pas un

51. Cité par Sándor BÜCHLER, *A zsidók története Budapesten a legrégibb időktől 1867-ig* (L'histoire des Juifs à Budapest des temps les plus anciens à 1867), Budapest, 1901, p. 429.

52. *1839-dik Esztendői Magyarország Közyűlésének Írásai* (Écrits de l'Assemblée hongroise de l'année 1839), Pozsony, 1840, vol. III, p. 144.

obstacle. Mais il était contraignant en ce qu'il demandait aux Juifs d'être aussi hongrois que possible, c'est-à-dire aussi peu Juifs que possible. Ceci trouvait sa traduction concrète dans l'idée de la réforme de leur religion⁵³.

Il est enfin certain que le respect de toutes les prescriptions religieuses, lesquelles imposaient effectivement nombre de cloisons entre Juifs et non-Juifs⁵⁴, constituait une barrière à l'intégration des Juifs — telle du moins que la définissait le nationalisme libéral de l'époque. En ce sens, l'appel à la réforme de Kossuth ne dépassait en rien ce qui avait déjà été réclamé par nombre des représentants de la *Haskalah*.

Cependant, en déplaçant la responsabilité de l'initiative sur les Juifs, en affirmant qu'il était de *leur* ressort de poser le «fondement» d'un rapprochement entre eux et les non-Juifs, les propos de Kossuth, sans qu'il l'eût voulu, permettaient aux nobles de se sentir affranchis du poids d'un tel rapprochement. Justifiant une attitude attentiste, il laisse le champ libre à l'auto-légitimation par les nobles de leurs propres attitudes à l'égard des Juifs. Des voix s'élevèrent d'ailleurs pour s'opposer à ce courant d'idée en latence et que la prise de position de Kossuth contribua largement à imposer. Député du comitat de Tolna, István Bezerédi déclarait ainsi à la Chambre Basse en septembre 1844: «*Ceux-là souhaitent d'abord qu'ils se plient à nous, qu'ils s'unissent à nous. Comment donc l'idée peut-elle surgir au paria de s'assimiler au brahmane ?*»⁵⁵.

En outre, l'affirmation d'un «État dans l'État» constitué par les Juifs, avancée par Kossuth en toute bonne foi — mais quelque peu imprudemment, comme il apparut bientôt — ne permettait que trop aisément un transfert de responsabilité toute autre. Cet argument fut d'ailleurs utilisé par

53. Certains s'élevèrent d'ailleurs contre ce qui, en Hongrie comme ailleurs, constituait l'impossible paradigme de l'assimilation des Juifs. Député du comitat de Temes, puis ministre de la justice en 1849 dans le gouvernement Szemere, Szabbas Vukovics remarquait ainsi à la Chambre Basse en septembre 1844: «*Poser cette exigence — selon laquelle nous devons, avant d'accorder les droits civiques aux Juifs, procéder au préalable à quelques modifications dans leur religion —, c'est dire que s'ils veulent être émancipés, qu'ils cessent d'être juifs, qu'ils quittent cette religion qui fut leur seule consolation alors qu'ils étaient opprimés*». Ferenc KOVÁCS, *Az 1843/44-ik évi magyar országgyűlési alsó tábla kerületi uléseinek naplója* (Journal des séances circulaires de la Chambre Basse de l'Assemblée hongroise de l'année 1843/44), Budapest, 1854, vol. VI, p. 11.

54. La description par le célèbre orientaliste Ármin Vámbéry de son enfance au début des années 1840 dans le village de Dunaszerdahely — dont la communauté juive fut certes parmi les plus traditionalistes — éclaire l'ampleur des cloisons: «*J'aurais péri de faim plutôt que d'avaler ne fût-ce qu'une bouchée d'un aliment qui n'aurait pas été préparé conformément au rituel. [...] Tout contact avec les Chrétiens signifiait à mes yeux la damnation.*» Ceci ne l'empêchait pas, comme il le note cependant ailleurs, de se mêler tout naturellement aux jeux des enfants chrétiens. Voir, Ármin VÁMBÉRY, *Küzdelmeim* (Mes combats), Budapest, 1905, pp. 21-22.

55. Ferenc KOVÁCS, *Az 1843/44-ik évi magyar ..., op. cit.*, vol. VI, p. 13.

ceux qui étaient hostiles aux Juifs. Comme le proclamait ce même jour Zsoldos, le député du comitat de Veszprém: «*C'est eux qui, en s'excluant, ont suscité la haine*»⁵⁶.

Les propos de Kossuth — en ce qu'ils permirent ainsi de draper des sentiments peu avouables (haine pure et simple, crainte de la concurrence etc.) sous le voile de la sainte défense de l'unité nationale — offrirent une arme idéale à tous ceux qui s'opposaient à l'émancipation des Juifs: «*Nous ne pouvons accorder les droits civiques à ceux dont les règles religieuses leur commandent de se tenir à l'écart des autres peuples*», affirmait Zsoldos dans le même discours⁵⁷. Lors des débats d'octobre et décembre 1843, puis de février 1844 ayant trait à la Chambre Basse aux Juifs, l'argument le plus fréquemment avancé par les adversaires de l'émancipation fut celui de l'hostilité du peuple à leur égard. Lors des séances de septembre 1844, les arguments dominants — reprenant tels quels les propos de Kossuth, ou les déviant — tournaient toutes autour de l'impossibilité d'accorder les droits civiques à une communauté constituant un État dans l'État⁵⁸.

L'intervention de Kossuth portait donc en son germe la possibilité d'une récupération: l'image de l'État dans l'État — en l'absence d'une défense prise par Kossuth du commerce des Juifs⁵⁹ — s'y prêtait. De l'affirmation en effet d'une religion juive théocratique aux craintes ancrées par des préjugés séculaires d'une domination juive, au spectre d'un Juif en apparence opprimé mais insidieusement oppresseur, et à l'hostilité ainsi éprouvée envers cette naissante «aristocratie de l'argent», il n'y avait qu'un pas, spécieux certes, mais que tous les opposants à l'émancipation ne manquèrent pas de franchir⁶⁰. Les exemples pourraient être multipliés à l'infini. Citons seulement l'intervention, toujours à cette même séance de septembre 1844,

56. *Ibid.*, p. 20.

57. *Ibid.*

58. Voir Ferenc KOVÁCS, *Az 1843/44-ik évi magyar ...*, *op. cit.*, vol. II, pp. 545-558; vol. III, pp. 356-362; vol. IV, pp. 184-209; vol. VI, pp. 6-23, pp. 120-127, pp. 326-331. Ainsi que: *1843-1844-ki Országgyűlési Főrendi Napló* (Journal de la Chambre Haute de l'Assemblée de 1843-1844), Pozsony-Pest, 1843-1844, vol. III, pp. 367-370; vol. VI, pp. 303-312.

59. Si Kossuth écrivit abondamment sur la question qui lui parut essentielle du développement du commerce, il s'abstint de parler des commerçants juifs.

60. Le dynamisme des entrepreneurs juifs ne pouvait que renforcer ces craintes. Károly Kecskeméti établit ainsi avec raison le lien entre la montée croissante entre 1840 et 1848 des oppositions à l'émancipation des Juifs et les craintes suscitées par la perspective d'une appropriation par les Juifs — dès lors que l'émancipation leur en ouvrirait pleinement la possibilité légale — des propriétés foncières de la noblesse endettée. Les mesures déjà prises visant à l'abrogation des prérogatives nobiliaires (l'introduction en 1840 de la loi sur les lettres de change), et l'imminence de l'abolition de l'*aviticitas* contribuaient également à rendre soudain cette perspective aussi proche qu'inévitable. Voir, Károly KECSKEMÉTI, «*A liberalizmus...*», *op. cit.*, pp. 201-202.

de Dénes Pázmándy, député du comitat de Komárom: «*Si nous leur accordons les droits civiques sans aucune condition, juste comme ça, comme la plus grande partie de l'argent est entre leurs mains, ils élèveront en peu de temps leur pouvoir au-dessus de nous, car il est vrai que celui qui détient l'argent détient le pays*»⁶¹.

Si István Széchenyi évoqua parfois les Juifs dans ses premiers ouvrages, il ne développa véritablement son point de vue à leur égard que lors du débat consacré par la Chambre Haute en octobre 1844 à l'émancipation des Juifs, ce qui explique que nous l'ayons placé après Kossuth. Dans son ouvrage *Stadium*, publié à Leipzig en 1833, il présentait un programme en douze points dont le cinquième affirmait: «*Accorder les droits civiques à tous les habitants de la Hongrie*»⁶². Pensait-il alors seulement, comme l'affirma au début du siècle l'historien et rabbin Lajos Venetianer, à l'égalité juridique entre nobles et roturiers? Dans son discours de 1844, Széchenyi explicita sa position: «*À suivre ma conception des choses et mon sentiment religieux, j'aimerais que dans ce pays, tous les hommes, créés tous à l'image de Dieu, possèdent les mêmes droits et soient soumis aux mêmes charges; et je souhaiterais que chacun puisse dire, sans distinction religieuse: cette patrie est aussi la mienne! Ceci est ma tendance ultime, le port vers lequel je navigue*»⁶³. Tendance «ultime», non immédiate. Il estimait en effet que les législateurs devaient se restreindre pour le moment à des mesures partielles visant l'amélioration de la condition des Juifs. L'émancipation, aussi souhaitable fût-elle, devait être selon lui remise à plus tard. L'état de la nation motivait son refus. À peine relevée de son «*lit de mort*», la nation hongroise n'était encore suffisamment «*affermie*» pour être en mesure de «*digérer*» les éléments étrangers qu'elle accepterait en son sein. Or: «*Sans nationalité développée, j'avoue que je suis opposé à toute autre progression, car c'est sur elle que je fonde tout; sans elle, je puis l'affirmer, nous serons un peuple fourre-tout, nous aurons peut-être plus d'argent, nous pourrions peut-être vendre à meilleur prix les peaux de charognes, mais ceci ne me touche point*»⁶⁴.

Il y a ici un paradoxe apparent. Personne d'autre en effet que Széchenyi ne critiqua avec une telle virulence l'archaïsme, la fainéantise, la fatuité, le patriotisme creux de la noblesse. Personne d'autre n'appela avec une telle urgence à l'impérieuse nécessité d'une transformation des mentalités. Per-

61. Ferenc KOVÁCS, *Az 1843/44-ik évi magyar ...*, op. cit., vol. VI, p. 15.

62. István SZÉCHENYI: *Stadium* (Étape), Lipcse, 1833, p. 29.

63. Széchenyi István *Beszédei* (Discours de István Széchenyi), édition établie et annotée par Antal ZSICHY, Budapest, 1887, p. 355.

64. *Ibid.*, p. 352, p. 355.

sonne d'autre ne mena aussi conséquemment campagne en faveur de mentalités économiques nouvelles, c'est-à-dire bourgeoises: il oeuvra non seulement pour imposer la notion du travail, de l'entregent, de l'esprit d'entreprise, de la formation, mais sut aussi accepter et défendre sans la moindre équivoque cet aspect le plus entaché du soupçon d'immoralité qu'était la recherche du profit. Comme il l'affirmait dans son premier ouvrage d'envergure — *Hitel* — paru en 1830: «Écartons donc toutes les magnifiques et brillantes propositions qui soulèvent l'enthousiasme et ne se fondent sur rien, [...] et en avant donc plutôt avec les comptes froids et rationnels, car en matière d'exploitation et de commerce, seul l'espoir du gain ou du profit incite à l'action»⁶⁵. Et plus loin: «Il ne se passe rien au monde qui ne soit mu par la recherche du profit»⁶⁶. Ce profit peut recouvrir différentes notions: recherche de la richesse, de l'honneur, de l'immortalité. Pour ce qui est du Hongrois, «le cœur hongrois certainement, bat le plus vite et avec le plus de chaleur pour le profit de la Hongrie»⁶⁷. Selon Széchenyi, la recherche — souhaitable et même indispensable — du profit doit en effet avoir pour finalité l'intérêt de la nation, elle lui est soumise, elle en est l'outil. L'ordre des priorités vient-il à se renverser, l'enrichissement personnel devient-il un objectif en soi, la nation ne peut qu'en pâtir, comme le révèle à ses yeux l'évolution de la société américaine de plus en plus gagnée par le «profit débridé» et la «soif du gain»⁶⁸. L'essentiel est l'intérêt public, dit Széchenyi, qui s'y soustrait est condamnable. Le ton est péremptoire: «Celui qui se dérobe sous quelque prétexte que ce soit à l'effort tendant vers le bien public, et n'accomplit pas tout ce dont il est capable en vue du bonheur de sa nation, est un homme de rien et la honte de la nation»⁶⁹.

Or, lorsqu'il évoque l'activité commerciale des Juifs, Széchenyi la présente ainsi: «Mais supposons — écrit-il dans *Világ* en dialoguant avec un noble fictif — que le pays ou le gouvernement te demande: présente dix mille chevaux pour tirer canons et chariots, dix mille chevaux pour la cavalerie lourde, vingt mille pour la cavalerie légère, en serais-tu capable? Je sais, tu me répondras: Ce n'est pas mon affaire, mais le Juif le fera. À quoi

65. István SZÉCHENYI, *Hitel* (1830), (Crédit), édition établie et préfacée par Béla IVÁNYI-GRÜNWARD, Budapest, 1930, p. 328.

66. *Ibid.*, p. 388.

67. *Ibid.*

68. *Ibid.*, p. 404. L'opinion de Kossuth, quoique similaire, offre cependant une vision moins contrastée. Comme il l'écrit dans le *Pesti Hírlap* en 1843: «On peut supposer de tout Hongrois généreux, et même exiger de lui dans l'intérêt commun qu'il veuille titrer profit de ses revenus de manière telle qu'à côté de son profit personnel, mieux, grâce à son profit personnel, il concourt également à l'épanouissement de la patrie bien-aimée.» Lajos Kossuth *iratai*, vol. XIII, pp. 9-10.

69. István SZÉCHENYI, *Hitel* (Crédit), *op. cit.*, p. 462-463.

je dis: il le fera sans aucun doute, et il le fera encore plus — et il le fera aussi facilement pour l'unique raison qu'il ne se soucie pas si même tous les canons et chariots s'enlisent, si la cavalerie lourde est encerclée et si la cavalerie légère dépérit, bref: si même la bataille est perdue, — pourvu que ses chevaux soient vendus et qu'il récupère son investissement avec des profits, ce qui est chez lui le but principal»⁷⁰.

Széchenyi recourait à l'image du Juif pour servir de contrepoint à la figure du noble ignorant et dédaigneux du commerce. Son objectif prioritaire était de démontrer que le maintien par la noblesse de ces attitudes menait le pays à la catastrophe et, ce faisant, de convaincre de la nécessité des réformes. Mais, au passage, il retrouve le cliché antisémite du commerçant juif attaché au seul profit. Déplorant l'absence de crédit due à l'archaïsme des structures féodales, et contraignant la noblesse à recourir au prêt à l'usure, Széchenyi écrit: «*Ceci est aussi une des belles conséquences de nos prérogatives, suscitant la joie du Juif qui se rit, lorsque nous rêvassons fièrement à notre indépendance, mais que nous nous laissons tout à la fois être ligoté par lui — au point que cette prérogative pourrait en réalité bien plus être considérée comme la sienne*»⁷¹.

On le voit, pour Széchenyi, l'élévation des Juifs au rang de citoyens, nuirait aux intérêts nationaux. Ce d'autant plus que leur poids démographique menaçait selon Széchenyi, si l'émancipation ouvrait la voie à leur intégration, d'altérer l'essence d'une nation hongroise encore fragile⁷². Comme il l'affirmait donc dans son discours: «*Il est impossible que celui qui soutient sincèrement la nation accorde aujourd'hui à cet élément plus habile et plus industrieux des avantages qui seraient aux dépens de la nation*»⁷³.

Széchenyi offre un exemple frappant de cette ambiguïté fondamentale (bien plus marquée chez lui que chez Eötvös, et que l'on retrouvera, à degrés variables, chez d'autres) d'un engagement en faveur des Juifs issu de convictions libérales sans aucun doute sincères, mais rendu bien théorique par la difficulté, dès lors que l'on sortait du cadre des proclamations de principes, à défendre l'activité commerciale des Juifs. Quelle portée pouvait bien avoir l'argument avancé par Széchenyi — «*Si on considère l'ardente industrie développée en Hongrie depuis un temps par ce peuple malheureux, il est impossible de ne pas ressentir à son égard une certaine sym-*

70. István SZÉCHENYI: *Világ* (Le monde), Pest, 1831, p. 489.

71. István SZÉCHENYI, *Hitel* (Crédit), *op. cit.*, p. 303.

72. Citons l'image par laquelle Széchenyi illustrait cette menace: «*Car si, par exemple, je versais un flacon d'encre dans un grand lac, l'eau n'en serait point gâtée pour autant, [...] mais si on le verse dans la soupe hongroise, celle-ci s'en trouverait gâtée.*» István Széchenyi *Beszédei* (Discours de István Széchenyi), *op. cit.*, p. 353.

73. *Ibid.*

pathie»⁷⁴ — alors qu'il rejetait quelques lignes plus bas une émancipation des Juifs dont le seul résultat serait que «*nous pourrions peut-être vendre à meilleur prix les peaux de charognes*»? Quel poids l'affirmation — «*En ce qui me concerne, je respecte toutes les créatures de Dieu, et certainement, ne suis-je pas ennemi des Juifs, mieux, je soutiens leur avancement*»⁷⁵ — pouvait-elle avoir lorsque celui qui l'énonçait venait de déclarer qu'il était «*impossible*» d'accorder des «*avantages*» aux Juifs sans que ceci ne fût «*aux dépens de la nation*»?

Inadéquation du commerce des Juifs et de l'intérêt de la nation, évocation de l'usure juive tirant avantage des faiblesses de la noblesse, maintien d'un irréductible «*eux*» et «*nous*», les propos de Széchenyi ne dépassaient souvent pas les préjugés qu'il condamnait par ailleurs avec véhémence, ils ne favorisaient guère — ce qui est une litote — une vue plus équitable du commerce des Juifs, ils ne pouvaient enfin guère inciter à se remettre en question tous ceux qui établissaient une définition antagonique de la magyarité et des Juifs.

Nous avons axé notre propos sur les trois personnalités parmi les plus importantes du mouvement des réformes qui consacrèrent, au-delà du vœu formulé par quasiment tous les réformistes de l'émancipation des Juifs, une attention particulière à la question. Disons un mot des autres. Trois remarques s'imposent.

Plus hardiment encore que Eötvös ou Kossuth, certains députés libéraux firent l'éloge des Juifs en insistant sur des traits qu'ils estimaient leur être caractéristiques. En octobre 1843, Gábor Klauzál déclarait, dans un discours à la Chambre Basse, que chez aucun peuple «*le sentiment de la charité n'était aussi développé que justement chez les Juifs*». Pour ce qui est du niveau culturel des Juifs, il notait: «*En de nombreux domaines, ils sont plus cultivés que nous Chrétiens*»⁷⁶. Un an plus tard, toujours à la Chambre Basse, Ödön Beöthy exprimait la même idée: «*À quoi sert au Juif de donner une éducation à son enfant alors que celui-ci ne pourra, malgré toutes ses capacités, trouver une voie digne de sa force? Pourtant, trouvons-nous parmi les Juifs beaucoup qui ne sachent pas écrire? Ils construisent des écoles à leurs propres frais*»⁷⁷. Beöthy renversait en louange le motif de la solidarité juive considérée négativement ailleurs: «*Une sorte de piété m'attire vers ce peuple, en voyant la fermeté avec laquelle il réussit à se maintenir. Car si la persévérance, le tempérament du caractère méritent le res-*

74. *Ibid.*, p. 352.

75. *Ibid.*, p. 354.

76. Ferenc KOVÁCS, *Az 1843/44-ik évi magyar ...*, op. cit., vol. II, p. 555.

77. Ferenc KOVÁCS, *Az 1843/44-ik évi magyar ...*, op. cit., vol. VI, p. 18.

pect, alors il faut respecter le peuple juif. Des siècles de souffrance ont lié ce peuple et lui ont appris la solidarité — une vertu qui nous fait défaut, et que nous inclinons pour cela à considérer comme un péché»⁷⁸. Le fondateur de la statistique hongroise, Elek Fényes écrivait en 1847: «*Un des caractéristiques louables du Juif est qu'il aime éduquer son enfant, ne s'épargnant même de grands frais. De là vient que nous voyons rarement un Juif, soit-il même pauvre, qui ne sache écrire, lire, et surtout compter*»⁷⁹.

Ces quelques thèmes essentiels — la charité, le respect de la culture, le dévouement du père pour sa famille et l'éducation de ses enfants — tendaient implicitement à affirmer la moralité constitutive — puisque inaltérée même par l'oppression — des Juifs. Ils établissaient dans ces domaines — dans la lignée de l'affirmation par Eötvös ou Kossuth de l'humanité des Juifs — une image positive de ces derniers, qui ne sera quasi jamais remise en doute et traversera le siècle pour s'ancrer dans les représentations collectives (même le quotidien clérical et nettement antisémite, *Alkotmány*, posera dans les années 1900 à plusieurs reprises la charité des Juifs en modèle à suivre; le motif du Juif bon père de famille deviendra un poncif littéraire que l'on retrouve sans cesse au tournant du siècle, chez des auteurs tel Ferenc Herczeg). À une exception près toutefois: le thème de la solidarité des Juifs entre eux ne cessera de resurgir, toujours dans une perspective négative, à tel point qu'au tournant du siècle, nombre de Juifs — des journalistes de *Egyenlőség* à Vilmos Vázsonyi — se feront un devoir d'en nier jusqu'à l'existence⁸⁰. C'est qu'en la matière, si la louange de cette solidarité par Beöthy témoigne de son ouverture d'esprit («*À ces mots*», note d'ailleurs Kovács entre parenthèses, «*des sifflements se firent à nouveau entendre de la part de l'auditoire*»⁸¹), elle ne pouvait suffire en soi à désamorcer une accusation où la perception de la solidarité des Juifs était étroitement sous-tendue par le spectre de leur domination économique, d'un commerce juif motivé par des intérêts égoïstes de clan.

Or, les éloges de ces personnalités mêmes — pour ardents qu'ils furent en d'autres domaines — ne touchaient jamais aux activités commerciales des Juifs. Plus exactement, sur l'ensemble des débats consacrés aux Juifs entre 1840 et 1848 par les deux Chambres, l'on trouve une seule déclara-

78. *Ibid.*, p. 16.

79. Elek FÉNYES, *Magyarország leírása* (Description de la Hongrie), Pest, 1847, p. 180.

80. Comme l'affirma Vilmos Vázsonyi en 1919: «*La prétendue solidarité juive est une trouvaille qui ne devient réalité que dans la haine solidaire des sommités réactionnaires. Mais à part cela, de toute ma vie je n'ai eu la chance de rencontrer cette solidarité.*» Vilmos Vázsonyi *Beszédei és írásai* (Discours et écrits de Vilmos Vázsonyi), édition établie par József BALASSA et Hugo CSERGŐ, Budapest, 1927, vol. II, p. 265.

81. Ferenc KOVÁCS, *Az 1843/44-ik évi magyar ...*, op. cit., vol. VI, p. 16.

tion valorisant l'image du commerçant juif qui ne s'accompagne pas, comme chez Széchenyi, d'un dénigrement lui ôtant tout poids. L'auteur en est le député du comitat de Csanád, Albert Bánhidý. Dans une allocution à la Chambre Basse, le 10 février 1844, il remarque: «*Le caractère économe du Juif, son inlassable entregent par lequel il cherche des nouvelles sources de revenus et les met immédiatement à son profit, doit être reconnu en étant loué*»⁸².

De là, notre troisième remarque et un autre paradoxe: nous l'avons dit, de très nombreux auteurs de l'ère des réformes (outre Széchenyi, Kossuth ou Eötvös) s'évertuèrent à convaincre leurs contemporains de la moralité du commerce, de sa compatibilité avec le patriotisme. Ainsi, entre bien d'autres, János Balásházy, Miklós Wesselényi, Ferenc Deák, István Gorove, Mihály Horváth. Moralité du commerce, moralité du commerçant: Wesselényi posait implicitement en modèle de l'homme nouveau — puisque par définition «*il ne peut vivre enfermé dans les rêveries des préjugés et les théories creuses*» — la figure du commerçant, non seulement homme des réalités, mais également homme de culture⁸³. Figure du commerçant, figure cependant immatérielle: car chez aucun de ces auteurs, l'on ne trouve en effet trace d'une valorisation du commerçant juif. Sans doute fallait-il infuser en premier lieu l'idée que le «commerçant», dans sa représentation abstraite, n'était pas constitutivement mauvais, avant de pouvoir transposer l'argumentation, défendre, louer ceux qui en Hongrie l'incarnaient aux yeux des contemporains, c'est-à-dire les Juifs. La génération des réformistes, dans son écrasante majorité, ne sut pas franchir ce second pas.

Cette persistance — par delà l'affirmation de la moralité en soi du commerce, et de l'égalité, donc de l'égale qualité, de tous les hommes «créés à l'image de Dieu» — d'une image négative du commerçant juif, considéré comme opposé aux intérêts de la nation, compromet fortement les chances de faire naître en la masse de la noblesse un élan, une stimulation suffisamment forts pour qu'ils pussent, en transcendant l'armature des préjugés, l'inciter à s'engager dans les voies commerciales, ou du moins à les considérer sous un jour favorable. Si l'indissociable globalité des influences, l'interaction dans toute évolution sociale d'innombrables facteurs obligent à la prudence dans l'affirmation d'une cause que l'on considérerait comme déterminante, nous pensons toutefois que ce fut là qu'il faut chercher l'origine du fait que la noblesse hongroise — comme cela se révélera de plus en plus nettement — s'y montra si peu encline. En d'autres termes, c'est à

82. Ferenc KOVÁCS, *Az 1843/44-ik évi magyar ..., op. cit.*, vol. IV, p. 196.

83. Miklós WESSELÉNYI, *Balítéletekről, op. cit.*, p. 75.

cause de son hostilité aux Juifs que la noblesse hongroise conserva sa méfiance, puisqu'elle continuait à associer les deux.

D'autres facteurs, naturellement, peuvent être également invoqués. S'ils ne doivent pas être sous-estimés, ils ne firent cependant qu'accentuer une tendance déjà engagée. Le traumatisme, le profond découragement, l'apathie nés de l'échec de la révolution, la résistance passive des élites retirées sur leurs terres — réclusion largement contrainte du fait de leur exclusion par le pouvoir néo-absolutiste des instances de décision, du pouvoir politique — rendaient certes difficile à chacun de trouver en soi-même des ressorts susceptibles de le pousser à s'engager dans quelque activité que ce fût. Il est toutefois deux manières de réagir à la défaite et à l'oppression. Celles-ci pouvaient justifier la passivité, le repli dans un mode de vie traditionnel, mais aussi pousser justement malgré tout à une réaction: ce fut la voie choisie par la noblesse polonaise après l'écrasement en 1864 par le pouvoir russe de l'insurrection qu'elle avait soulevée contre lui. Une aile de la noblesse polonaise, celle du *positivisme varsovien*, se tourna alors vers les activités économiques, professant un «*héroïsme*» de nouveau type, celui du train de vie rationnel⁸⁴.

La simultanéité de l'oppression et des véritables débuts de la modernisation économique engagée justement par le pouvoir oppresseur n'aidait certes pas à forger une image engageante des nouvelles attitudes économiques. Mais il ne fit qu'aggraver un phénomène déjà existant: la persistance de l'aversion de la noblesse hongroise à l'égard des pratiques commerciales contenait déjà avant la révolution le risque d'un rejet. Ce rejet ne fut-il d'ailleurs, dès la veille de la révolution, déjà partiellement consommé? En 1847, le premier propagateur en Hongrie du darwinisme, Jácint Rónay, publie le premier ouvrage hongrois de «*caractérologie*». Engagé en faveur des réformes, aumônier des armées en 1849, il écrit: «*L'avarice se montre principalement là où le commerce est le principal mot d'ordre, là où l'esprit du gain est présent dans toutes ambitions de la nation. Là se rencontrent toujours certains qui s'accroupissent sur leur or, tels des vermines. Le Hongrois n'est pas avare, le Hongrois aime donner, et lorsqu'il donne, il le fait généreusement*»⁸⁵.

Ainsi, s'il est enfin certain que, malgré la conjoncture économique des années 1850-70, la perte de la main d'œuvre gratuite due à la suppression

84. Voir Péter HANÁK, *Nemesi virtus — polgárerény* (Attitude nobiliaire — éthique bourgeoise), Kortárs, 1983, 10, p. 1595.

85. Jácint RÓNAY, *Jellemisme, vagy az angol, francia, magyar, német, olasz, orosz, spanyol nemzet, nô, férfit és életkorok jellemzése lélektani szempontból* (Caractérologie, ou l'analyse psychologique des femmes, des hommes et des âges des nations anglaise, française, hongroise, italienne, russe, espagnol), Gyôr, 1847, pp. 75-87.

du servage jointe au manque de capitaux mobiles et de crédit ne rendit pas aisé à la noblesse, particulièrement à la grande masse des moyens et petits propriétaires nobles, de se convertir à un mode d'exploitation moderne, elle ne le tenta point trop non plus ⁸⁶.

Ce qui ne veut pas dire que la noblesse ne s'embourgeoisât pas. À l'ambivalence de l'image des Juifs répond la dualité de l'embourgeoisement de la noblesse lancé par un mouvement de réforme que le cadre conjoncturel (l'opposition à l'Autriche) et le primat de l'idée nationale fit s'axer en priorité sur le terrain de la politique. Sur ce terrain cependant, le mouvement des réformes sut gagner à la cause de l'embourgeoisement un nombre toujours croissant de la noblesse. Les lois d'avril 1848 fondirent les bases d'une Hongrie moderne, elles instituaient un suffrage électoral, certes censitaire, mais qui n'accordait pas moins le droit de vote à un pourcentage de la population hongroise (7-9%) supérieur à celui fixé par le *Reform Bill* anglais de 1832 (4,8%). Si à l'ère de la double monarchie, le suffrage universel ne sera pas introduit, les fondements d'une société libérale moderne — l'égalité devant la loi, la liberté de la presse et la liberté d'association — seront établis.

Pour ce qui est des Juifs: si les assemblées de la diète de l'époque des réformes ne prirent finalement que des mesures émancipatrices partielles ⁸⁷, le 28 juillet 1849, les législateurs repliés à Szeged votèrent l'émancipation des Juifs. À deux semaines de la capitulation de l'armée hongroise à Világos, la mesure fut essentiellement d'une portée symbolique. L'émancipation fut enfin votée pour de bon en 1867⁸⁸. L'égalité des droits individuels fut complétée par l'égalité confessionnelle: la «réception» de la religion juive en 1895 permit les mariages confessionnels mixtes, elle rendit

86. À quoi il pourrait être ajouté que de ce point de vue, la césure de 1849, aussi dramatique fût-elle, ne constitua point un tournant structurel. Certains grands propriétaires se lancèrent certes avant 1848 dans une exploitation moderne de leurs domaines, certains aristocrates fondèrent des entreprises industrielles, ainsi de l'usine de textile de la famille Forgách. Mais ce furent là des exceptions, comme on en retrouvera tout au long du XIX^e siècle. Pour ce qui est de la grande majorité des propriétaires nobles, les prudentes réformes entreprises sur leurs terres avant 1848 — lorsqu'elles le furent — étaient bien loin encore d'une gestion rationnelle, capitaliste; voir, Péter HANÁK, *Nemesi virtus — polgárerény* (Attitude nobiliaire — éthique bourgeoise), *op. cit.*, pp. 1593-1894.

87. Voté par la Chambre Basse en 1840, l'émancipation des Juifs fut refusée par la Chambre Haute. En 1844, la majorité de la Chambre Basse rejeta l'émancipation, en 1847-48, elle ne fut pas inscrite même à l'ordre du jour des débats.

88. À titre comparatif, l'émancipation des Juifs ne fut définitivement reconnue en Allemagne qu'à l'issue de la création de l'Empire allemand unitaire, en 1871. Quelques autres dates aux XVIII-XIX^e siècles: États-Unis d'Amérique: 1787; France: 1791 (puis 1831); Pays-Bas: 1796; Danemark: 1849; Angleterre: 1858; Italie 1861 (puis 1870); Suède: 1870; Norvège: 1891. L'émancipation n'eut lieu ni en Russie, ni en Roumanie.

possible la conversion des Chrétiens à la religion juive. Les dirigeants de l'État, de Kálmán Tisza à István Tisza condamnèrent fermement l'antisémitisme. L'énorme majorité du pouvoir politique se désolidarisa du mouvement antisémite né à la fin des années 1870 pour culminer au début des années 1880 avec l'accusation de meurtre rituel de Tiszaeszlár. Peu après le procès acquittant les accusés juifs, les partis politiques exclurent de leur rang les députés antisémites, dont leur leader, Gyôzô Istôczy⁸⁹. Alors que de 1895 jusqu'à l'éclatement de la monarchie, un homme politique ouvertement antisémite, le chrétien-social Karl Lueger occupa la mairie de Vienne, à celle de Budapest fut nommé en 1913 le Juif non converti Ferenc Heltai. Cette notion d'embourgeoisement politique ne doit donc pas être comprise dans un sens restrictif. De même qu'il serait réducteur de ne voir dans l'attitude officielle envers les Juifs qu'une politique motivée par le seul souhait de s'assurer leur appui politique et économique. Sans la conviction des législateurs pour en assurer l'application et le respect, sans l'adhésion à leurs idéaux d'une partie de la société, les lois n'ont aucune force. De ce point de vue, le libéralisme hongrois peut ainsi se targuer d'une constance sans faille jusqu'à l'avènement de la «terreur blanche» et l'introduction du «*numerus clausus*».

Mais pour ce qui est de l'aspect social de l'embourgeoisement, la conversion tant souhaitée de la noblesse à la modernité économique n'eut, sauf exceptions, pas lieu. Plus précisément, elle prit, lors même qu'elle eut lieu, une forme particulière: la grande conjoncture agraire européenne de 1850-70 offrit à nouveau des occasions favorables à ceux — essentiellement les grands propriétaires — qui purent les saisir. Plusieurs d'entre eux firent alors effectivement des efforts considérables pour moderniser leurs exploitations, «*mais contrairement à leurs prédécesseurs des XVI^e-XVII^e siècles*», souligne Zsigmond-Pál Pach, «*eux-mêmes persistèrent à ne pas s'engager dans une activité commerciale, mais, comme ce fut le cas depuis le XVII^e siècle, confièrent la commercialisation de leurs produits — considérée comme indigne à leur rang — à de grands commerçants juifs pour la plupart*»⁹⁰. Quant à la présence d'aristocrates au sein des conseils d'administration des grandes entreprises, et de banques, elle ne doit faire illusion: leur seule fonction était de rehausser par leur nom le prestige des sociétés qui les rétribuaient largement pour un emploi de pure sinécure.

89. Ces députés se présentèrent alors aux élections suivantes sous la bannière du Parti antisémite qu'ils venaient de fonder. Le Parti antisémite obtint quelques mandats de député aux élections de 1884 et de 1887, puis disparut de la scène politique.

90. Zsigmond-Pál PACH, *Üzleti szellem ...*, op. cit., p. 395.

Si elle ne fut donc le fait de toutes les élites traditionnelles, la ruine économique des masses de cette moyenne noblesse terrienne que l'on dénommera à partir des années 1880 la *gentry* fut cependant un fait majeur de la société hongroise à l'ère du dualisme. Rejetant les activités économiques et commerciales, la *gentry* s'engouffra en masse après 1867 dans la fonction publique, dont le service demeurait revêtu d'un halo nobiliaire qui permettait à tous ceux qui l'exerçaient, d'origine noble ou roturière, de se distinguer avantageusement de la bourgeoisie commerçante.

Faut-il considérer pour autant que l'image si répandue alors d'une *gentry* se glorifiant de sa propre chute sur fond de violons tziganes, de duels, de beuveries gargantuesques (et d'animosité plus ou moins exacerbée à l'égard des Juifs tenus par elle pour responsables de ses propres maux) recoupait pleinement la réalité? Ce serait céder à une extrapolation par trop simplificatrice. Car si l'écart ne cessa de s'accroître entre le maintien d'une politique libérale et le refus de la majorité de la noblesse à se convertir à la modernité économique, entre le souhait toujours affirmé d'une union des forces de la nation au sein d'une classe moyenne et d'une réalité qui en révélait le caractère de plus en plus chimérique, le mouvement d'embourgeoisement ne pouvait, par sa nature même, se scinder entièrement. Il en résulta une évolution des comportements des élites traditionnelles que l'on pourrait sans doute mieux cerner — même si toute catégorisation porte en elle le défaut de négliger les zones d'ombres, la fluidité des contours — en distinguant trois faisceaux de tendances.

Rappelons un cliché: dès lors que les premières mesures émancipatrices leur en offrirent la possibilité, et plus encore après l'émancipation complète de 1867, les Juifs s'engagèrent avec ardeur dans la modernisation des structures économiques et financières, d'où la sur-représentation particulièrement frappante au tournant du siècle des Juifs dans les métiers de commerce et d'industrie, reflet également du «déficit» d'embourgeoisement de la noblesse. Mais à trop se focaliser sur ce phénomène on en vient à négliger un fait très simple. En 1910, les Juifs — 5% de la population globale — représentaient en Hongrie 43,9% des employés d'industrie, et 53,3% des employés du commerce⁹¹. Mais, parmi les employés non-juifs, tous n'étaient pas d'origine paysanne ou bourgeoise. Il se trouvait également parmi eux des membres de la *gentry*. Que ce fût à la suite d'une mauvaise gestion de leurs domaines (par eux-mêmes ou leurs parents), des dettes accumulées, de la perte finalement de leurs propriétés qui les fit affluer vers

91. Alajos KOVÁCS, *A zsidóság térfoglalása Magyarországon* (L'expansionnisme des Juifs en Hongrie), Budapest, 1922, p. 73.

les villes, ou parce qu'ils ne purent trouver emploi dans l'administration déjà pléthorique, leur présence dans ces secteurs ne signifie pas moins que certains d'entre eux, bon gré mal gré, s'embourgeoisèrent dans tous les sens du terme. Les mémoires de Menyhért Lengyel en apportent une illustration. Originaire d'une modeste famille juive, le futur dramaturge à succès prit emploi vers 1900 à Kassa dans une succursale de la première Société Hongroise d'Assurance Générale. Il écrit: «*Des membres de la gentry n'eurent d'autre issue que de trouver embauche au sein également des entreprises privées, où, pour recevoir leur salaire, il fallait qu'ils travaillent également. C'est ainsi que la gentry commença alors de se mélanger avec la petite bourgeoisie dont une partie était juive. Cette société bigarrée, dans l'entreprise où j'étais, travaillait très bien ensemble*»⁹². C'était aussi cela, la Hongrie du début du siècle.

À l'autre bord de l'éventail, cette *gentry* ruinée, se forgeant une identité sur le refus même des valeurs bourgeoises, plus précisément, sur le refus de ce dont elle se montra incapable — s'adapter au capitalisme: «*Le gentleman c'est celui qui perd, non celui qui gagne*»⁹³, proclame Pepi Gôzsy, figure *gentry* du roman de Mihály Babits, *Les enfants de la mort*. Refus de l'esprit d'entreprise — de l'esprit commerçant, refus des Juifs: «*L'antisémitisme devint le point de fusion peut-être principal de la gentry*»⁹⁴, écrivit, en le regrettant, l'homme politique — de la *gentry* lui-même — Zoltán Lippay, ce qui révèle en soi que cette tendance ne fut pas unanime dans l'ensemble de cette couche sociale. Son importance ne doit pas être cependant sous-estimée: reflet des temps, les reproches par l'*establishment* politique et intellectuel des mentalités rétrogrades de la *gentry* laissèrent place de plus en plus à partir des années 1880 à l'idée que celles-ci représentaient la quintessence de l'esprit de la «magyarité». Magyarité menacée: le thème de la ruine de la *gentry* — se cristallisant sur la perte de ses domaines passant aux mains de la bourgeoisie conquérante — devient au tournant du siècle l'un des problèmes sociaux jugé le plus essentiel. Le sauvetage de la *gentry* est considéré par l'ensemble de la classe politique comme une tâche nationale de première importance.

Au même moment, l'aile radicale de la *gentry* — *gentry* représentée de plus en plus non tant par la moyenne et petite noblesse déchue que par ces

92. Menyhért LENGYEL, *Életem könyve* (Le livre de ma vie), Budapest, 1987, p. 43.

93. Mihály BABITS: *Halálfiái* (1927), (Les fils de la mort), Budapest, 1984, p. 72. D'où également un surprenant renversement: «*Le problème, c'est que le Juif ne sait pas manier l'argent! As-tu déjà vu un Juif faire la fête comme il faut, honnêtement, comme le fait l'homme hongrois? Allez mon vieux, buvons!*», conclut Pepi Gôzsy. *Ibid.*, p. 69.

94. Zoltán LIPPAY, *A magyar birtokos középosztály és a közélet* (La classe des moyens propriétaires hongrois et la vie publique), Budapest, 1919, p. 33.

éléments «gentroïdes», fonctionnaires d'origines bourgeoises, se reconnaissant dans ses idéaux — fonde les bases d'une idéologie qui dépasse la pensée néo-conservatrice (formulée au sein du mouvement agraire né dans les années 1880, et du Parti du peuple fondé en 1895) dont elle est issue. Ces mouvements, particulièrement le Parti du peuple, furent depuis le début empreints d'un antisémitisme plus ou moins latent, mais s'en tenaient à une critique du libéralisme économique. L'aile radicale de la *gentry* parachève la construction d'un antisémitisme politique moderne contenu en germe dans le mouvement antisémite d'Istóczy. Elle établit la source de tous les maux du pays dans un embourgeoisement étranger à la nation hongroise et plaqué sur elle — pour la ruiner — par les Juifs. Aux yeux de cette aile radicale, dont la pensée aboutit ainsi au rejet même du libéralisme politique, la solution passe donc, entre autres, par la nécessaire remise en question de l'égalité des droits, c'est-à-dire, par la nécessité d'une révision — fût-ce par la révision de l'émancipation ou autres mesures coercitives — de l'égalité des droits accordée aux Juifs. Les prémisses idéologiques du régime de l'entre-deux-guerres sont posées⁹⁵.

De l'importance acquise par la *gentry* dans le débat politique du tournant du siècle résultent peut-être les généralisations telles qu'on les retrouve chez Lippay, ou nombre d'autres auteurs. Mais si les membres de la *gentry* employés du privé, en voie de réel embourgeoisement, étaient une petite minorité, la *gentry* ouvertement antisémite ne constitua non plus la majorité.

Cette majorité — aux contours flous, composée aussi bien de nobles que de roturiers — est quelque part entre les deux. Elle ne remet pas en cause l'embourgeoisement qui demeura l'idéologie officielle du régime. Rejetant l'idée de toute restriction de la libre concurrence prônée par les néo-conservateurs, le pouvoir n'offrit d'autres perspectives à la *gentry* en ruine (particulièrement à ceux qui ne purent) ou ne voulurent entrer au service de l'État ou des comitats) que les valeurs fondant l'économie libérale: le travail, la rationalité économique, l'épargne. Si la volonté des élites traditionnelles de ne pas voir se rompre l'alliance avec la grande bourgeoisie juive (qui la servait d'ailleurs fidèlement) l'incitait — l'obligeait également à conserver pour idéologie officielle celle de l'embourgeoisement lancé à

95. Pour une étude générale des mouvements néo-conservateurs, voir: Miklós SZABÓ, *Új vonások a századfordulói magyar konzervatív politikai gondolkodásban* (Traits nouveaux de la pensée politique conservatrice hongroise du tournant du siècle), Századok, 1974, 1, pp. 3-65. L'étude analyse également cette aile radicale des couches *gentry-gentroïde*, dont la pensée trouve son expression la plus achevée dans: Géza PETRÁSSEVICH, *Magyarország és a zsidóság* (La Hongrie et les Juifs), Budapest, 1899.

l'ère des réformes, celle-ci ne fut — du moins au début de l'ère dualiste — pas que de façade, elle reposait aussi sur une foi sincère, partagée par de larges couches des serviteurs de l'État.

Le personnage de Miksa Sátoridy, père du héros de *Les enfants de la mort*, en offre une pertinente illustration. Issu de cette moyenne noblesse qui perdit ses terres, Miksa devient juge dans sa ville natale dans les années 1880. Fonctionnaire scrupuleux, appliqué, travailleur, il est un libéral convaincu: «*En juge impartial, Miksa respectait toutes les opinions, comme il respectait tous les hommes et tout ce qui était humain tant que cela ne contrevenait pas au code pénal; comme il respectait toute religion, toute race et toute foi, enseignant à son fils également qu'il importait point qu'untel fût Chrétien ou Juif, païen ou hérétique pourvu qu'il fût honnête homme et bon patriote!*»⁹⁶. Chez Miska toutefois, fait surface l'ambivalence d'un libéralisme engagé, mais «théorique» au sens où il ne s'accompagnait que fort imparfaitement de l'acceptation du modèle de l'«homme nouveau», du bourgeois au sens économique du terme: «*Miska et ses pareils estimaient que l'argent était le serviteur de l'État; et s'ils le considéraient avec respect, car il faut respecter le moindre des rouages, ils le considéraient de haut. Ses instincts nobiliaires méprisaient l'argent; ils y voyaient quelque chose de bas; et en l'homme d'argent ne percevaient-ils toujours que le boutiquier, qui accourt de loin au devant eux, au comptoir, et crie: "À votre service!" et: "Que puis-je vous servir!"*»⁹⁷. Ceci marquait la limite des rapports au quotidien entre les Juifs et ceux qu'incarne chez Babits la personne de Miksa Sátoridy: «*Miska n'aurait jamais conversé sur un ton familier avec la race des Schapringers, [famille juive de sa ville natale passant en une génération de modestes commerçants en hommes d'affaires fortunés] quoi qu'il les eût toujours respectés, car "le Juif est un homme comme les autres, et il est souvent même plus correct et plus travailleur"*»⁹⁸.

Opposition des convictions et des «instincts»: abstraite lorsque positive, et péjorative lorsque personnifiée, finalement fantasmagorique dans les deux cas, l'image du bourgeois ne put rivaliser avec celle, demeurant au sommet de l'échelle des valeurs, de la noblesse, des traits qui lui étaient considérés propres et qui conservaient une force de séduction bien supérieure: l'ambivalence du libéralisme des élites et celle des représentations ne firent qu'un.

96. Mihály BABITS, *Halálfiái ...*, op. cit., p. 259.

97. *Ibid.*, p. 60.

98. *Ibid.*, p. 145.

En continuité avec celle de l'élite de la noblesse réformatrice, la dualité se retrouve donc à l'ère de la monarchie bicéphale, et pas seulement chez les personnages de fiction. La figure de Károly Eötvös en est un exemple frappant. Journaliste, avocat, écrivain, personnage dominant du Parti de l'indépendance, Eötvös fut l'avocat des accusés juifs du procès de Tiszaeszlár, ce qui lui valut une renommée hors même des frontières de la Hongrie, et un véritable culte de la part de la presse juive hongroise. Pourtant, s'il admettait intellectuellement la nécessaire construction d'une société bourgeoise et capitaliste, il demeura impulsivement, romantiquement attaché à une Hongrie d'autrefois. Décrivant dans son livre le plus célèbre (*Voyage autour du Balaton*, 1901) les personnages rencontrés au cours de ses pérégrinations, il n'exprime de louanges à l'égard des représentants de la bourgeoisie que lorsque ceux-ci savent adopter des comportements «gentrifiées». En tant que commerçants, il ne les considère, au fond, pas son égal⁹⁹.

La justification idéologique sourd d'un antagonisme, celui du capital mobile et immobile, de l'argent et de la terre, justification fondée par Eötvös sur la valeur suprême: la magyarité. *«Une nationalité enracinée. Qu'est-ce que cela signifie? [...] Une famille ancestrale, c'est celle qui demeure pendant plusieurs générations sur le même domaine. C'est le domaine qui est ancestral, non la famille. [...] Il y a parmi les Hongrois des familles ancestrales, alors que nous n'avons derrière nous que mille ans d'histoire. Mais il n'y a point parmi les Juifs de familles ancestrales, alors qu'ils ont trois mille ans derrière eux. Car il n'y a point en Hongrie de domaine juif qui ait appartenu à la même famille pendant trois générations.»* La raison en est, explique Eötvös, que les Juifs préfèrent investir dans le capital mobile. Or: *«Si nous voulons que nos descendants soient attachés au domaine ancestral, il faut élever l'enfant de manière telle qu'il apprenne à aimer non la fortune, mais le domaine. [...] La fortune est un corps mort, le domaine un élément vivant. La fortune n'est que chiffres. Mille, dix mille, cent mille, un million. Le domaine, c'est également de la fortune, mais par-delà, il est aussi un souvenir familial, une tradition, de la poésie. La fortune ne satisfait que l'estomac, la vanité, l'appétit de luxure, le domaine satisfait également l'âme et les songes du cœur»*¹⁰⁰. Bref, la magyarité, c'est la terre, ou plutôt, l'argent n'est pas hongrois, ou encore, les Juifs ne seront

99. Voir là-dessus l'analyse de Béla-G. NÉMETH, *Egy vidékiek «aetas aurea» múzeumának őre: Károly Eötvös* (Le gardien d'un musée «aetas aurea» campagnard: Károly Eötvös), dans *Századutóról — századelőről* (Fin de siècle — début de siècle), Budapest, 1985, pp. 203-219.

100. Károly EÖTVÖS, *Utazás a Balaton körül* (1901) (*Voyage autour du Balaton*), Budapest, 1957, vol. II, pp. 53-56.

véritablement hongrois tant qu'ils privilégieront la fortune par rapport à la terre.

Avant Károly Eötvös, Zsigmond Kemény avait déjà avancé cette opposition du capital mobile et de la propriété foncière («*l'égoïsme du grand bourgeois prend souvent un coloris cosmopolite alors que l'égoïsme du propriétaire foncier est revêtu d'un plus strict patriotisme*»¹⁰¹), elle devint au tournant du siècle, sous une formulation bien plus radicale, un *leitmotiv* cher aux auteurs néo-conservateurs. Notons enfin que l'on retrouve après 1848 chez nombre d'autres auteurs, de Lajos Mocsáry à János Bobula, l'ambiguïté de propos où à l'appel à l'embourgeoisement de la noblesse, à sa conversion aux métiers du commerce se joignent une condamnation de «l'aristocratie de l'argent», une dénonciation de l'égoïsme, de l'avarice des «commerçants»¹⁰². Mieux que chez quiconque, cette ambiguïté se reflète — à double titre — dans l'œuvre de Mór Jókai.

S'il devint l'auteur le plus lu et le plus célébré de la seconde moitié du XIX^e siècle, n'était-ce pas aussi parce qu'il sut bercer ses lecteurs en leur offrant la vision d'un embourgeoisement qui conciliait ce qui était dans la réalité parfaitement inconciliable? Sa vie entière, Jókai appela de tous ses vœux l'embourgeoisement de la noblesse, il fut toujours un fervent partisan de l'émancipation des Juifs, et un adversaire non moins farouche de l'antisémitisme, son idéal social demeura toujours la fondation d'une forte classe moyenne. Mais de quel embourgeoisement s'agit-il? Son personnage peut-être le plus célèbre, Iván Berend — ingénieur des mines, de famille noble, mais menant un train de vie modeste et consacrant sa vie au travail, habile entrepreneur, réussissant dans les affaires, inventeur admiré, mais également parfait *gentleman*, ne profitant jamais de ses avantages pour ruiner la concurrence, motivé bien sûr avant tout par le service de sa patrie et non la recherche du plus grand bénéfice possible, patron charitable, et aussi dan-

101. Cité par Béla-G. NÉMETH, «Értelmiség és redukált polgárosodás a 19. század második felében» (L'*intelligentsia* et les limites de l'embourgeoisement dans la seconde moitié du XIX^e siècle), dans *Gazdaság, társadalom, értékrend* (Économie, société, ordre de valeurs), A MTA Filozófiai és Történettudományok Osztályának tudományos ülése, Budapest, 1984, pp. 35-36.

102. Ni Mocsáry ni Bobula ne parlent plus explicitement des Juifs, mais aucun de leurs contemporains ne pouvait se méprendre sur le sens de certaines allusions. Lajos Mocsáry reprend l'argumentation de Széchenyi: «*Le Hongrois qui, par sa folle prodigalité ruine sa famille et sa nation vole la fortune du pays et ouvre lui-même toutes grandes les portes aux nombreux étrangers cherchant à s'enrichir*». Tout en se défendant d'être antisémite, Bobula écrit: «*La nation n'a pas profité des commerçants d'origine étrangère, [...] leur mauvaise influence demeure manifeste. Seuls l'appât du gain et la basse avarice les ont conduits ici*». Lajos Mocsáry: *A magyar társasélet* (La vie sociale hongroise), Pest, 1855, p. 89. János Bobula: *Magyarország iparügye* (La question de l'industrie hongroise), Budapest, 1888, p. 320.

seur remarquable, parfait cavalier, duelliste hors pair, et brillant homme du monde, bref véritable héros des temps modernes — offrait en sa personne une synthèse de comportements nobiliaires et de valeurs bourgeoises qui, comme l'a noté Péter Hanák¹⁰³, n'a non seulement jamais existé, mais ne pouvait avoir existé, un modèle qui pour avoir pu faire rêver ne pouvait être suivi.

Or, le modèle qui, lui, aurait pu l'être, le prosaïque bourgeois commerçant, ne trouvait pas grâce aux yeux de Jókai non plus. Là aussi, une affaire «d'instincts» apparemment, comme le révèle ce passage de ses fragments de mémoire: «*Je voudrais être commerçant, mais j'ai cette sacrée mauvaise habitude de ne pouvoir supporter que l'argent réchauffe mes poches. Et puis, vais-je me mettre à expliquer à ceux qui furent jusque-là mes collègues le prix de mes fromages? Ce serait un scandale à faire se retourner sur leurs divans les momies même du Club Aristocratique*»¹⁰⁴. La lecture des œuvres de Jókai ne risquait en tout cas pas, de ce point de vue, de choquer les momies en question. Dans les vingt neuf romans dont l'action se déroule dans la Hongrie du XIX^e siècle, à une exception près, tous les personnages principaux ingénieurs ou industriels sont présentés sous un jour positif, comme le sont également les deux tiers des héros d'origine noble. La très grande majorité par contre des personnages principaux hommes d'affaires sont dépeints sous des couleurs funestes. Si leur appartenance confessionnelle demeure indéterminée dans la plupart des cas, Jókai prit soin, à propos du seul banquier véritablement sympathique, Léo Walter, de préciser par la bouche d'un de ses personnages qu'il n'était pas Juif¹⁰⁵.

Comment prétendre aspirer à l'embourgeoisement lorsque au-delà des déclarations de plus en plus creuses, les élites traditionnelles ne pouvaient réfréner une animosité croissante — fût-elle partiellement dissimulée — à l'égard d'un de ses aspects constitutifs, indissociable de sa réelle mise en œuvre? La contradiction avait son prix: l'idéologie officielle de l'embourgeoisement se vidait progressivement d'une bonne partie de sa substance; maintenue tant bien que mal, elle devenait pure phraséologie. Signe des temps, les figures d'ingénieurs idéalisés laissèrent place après le tournant du siècle à celles de la *gentry* s'enorgueillissant de son dédain du bourgeois: Jókai mort, vint Ferenc Herczeg.

103. Péter HANÁK, «Attitude nobiliaire...» — éthique bourgeoise, *op. cit.*, p. 1596.

104. Mór JÓKAI, *Negyven év visszhangja* (L'écho de quarante années), Budapest, 1884, p. 345.

105. Voir, Anna FÁBRI, *Jókai-Magyarország. A modernizálódó 19 századi magyar társadalom képe Jókai Mór regényeiben* (La Hongrie de Jókai. L'image de la société hongroise en voie de modernisation du XIX^e siècle dans les romans de Mór Jókai), Budapest, 1991, p. 94; p. 165; p. 178; p. 192.

Plus révélateur encore que ses figures d'officier hussard est toutefois la représentation chez Herczeg de l'embourgeoisement, ou plutôt la lecture que celle-ci offre malgré son auteur de l'impasse idéologique du régime. À quoi s'accrocher en effet lorsqu'on dénigre le commerce? Il restait un élément en soi essentiel: le travail. C'est à son éloge que s'attelle donc Herczeg dans un drame, *L'émigrant*, représenté en 1909¹⁰⁶. Mais l'irréalité des héros de Jókai touche chez Herczeg à l'apothéose, elle confine à l'absurde. Noble décadent et désillusionné, le héros du drame, Pálfalvy, perd toute sa fortune aux cartes et se retrouve en prison pour faux en écritures (naturellement, il veut se suicider en réparation de sa faute, seul l'arrivée opportune des gendarmes l'en empêche). Son compagnon de cellule, un pauvre forgeron, lui redonne goût à la vie, à une vie saine, campagnarde, de travail. Converti, Pálfalvy ira travailler à ses côtés à sa sortie de prison, lui aussi sera forgeron!

L'absurdité psychologique de la pièce de Herczeg n'est pas seulement flagrante à un siècle de distance, elle n'échappa pas à Frigyes Karinthy non plus qui, sous le titre *Le triomphe du travail ou l'aristocrate converti*, en fit un des tableaux de *C'est ainsi que vous écrivez* paru en 1912. Satire oblige, le forgeron devient chez Karinthy équarrisseur. Peignant les joies futures de sa nouvelle vie, le héros s'exclame ainsi en conclusion: «*Je quitte ce monde frivole. Le travail sérieux sera mon avenir. [...] Je serai équarrisseur, ou écorcheur, si vous préférez. Je m'appliquerai à attraper les chiens qui gambadent d'une humeur primesautière sur les champs libres des campagnes en fleurs. Enfin, je me suis trouvé!*»¹⁰⁷.

Multiplés, contradictoires, objets constants des débats, les comportements politiques et économiques des élites traditionnelles de la monarchie bicéphale, leurs opinions à l'égard de l'embourgeoisement et du rôle tenu en son sein par les Juifs fondent par leur diversité même le paradoxe de la situation des Juifs dans la Hongrie du tournant du siècle. Qu'en le for intérieur même de nombre d'individus — quelque fût sa position sociale, ces attitudes opposées se soient également chevauchées en des interférences difficilement conciliables ne fit que renforcer le paradoxe.

La protection sans faille par l'État des Juifs dans leur liberté et leurs propriétés, et ce alors même que la presse retentissait des nouvelles des pogroms russes et des mesures aggravant la situation des Juifs de Roumanie; l'incarnation, la preuve, aux yeux de la grande masse des Juifs restés au ni-

106. Un an plus tard, István Tisza, dont Herczeg fut un ami proche, reconstituait le Parti Libéral, dissout en 1906, sous le nom du Parti National du Travail.

107. Frigyes KARINTHY, *Így írtok ti* (1912), (Voilà comment vous écrivez), Budapest, 1979, vol. I, p. 219.

veau de la petite bourgeoisie, des succès de l'assimilation que leur offrait l'image des familles juives anoblies (trois cent quarante six entre 1824 et 1918)¹⁰⁸, des magnats de l'industrie et des finances courtisés par le régime; l'accession, même si le pouvoir fut réticent à accepter les Juifs au sein de la fonction publique, de nombre d'entre eux à des postes politiques de haute responsabilité (il y eut entre 1867 et 1918 une centaine de députés juifs, dix sept Juifs nommés à la Chambre Haute, une dizaine de secrétaires d'État et plusieurs ministres, dont tous n'eurent pas à se convertir pour autant); tout cela pouvait aisément occulter les signes croissants des tensions et faire apparaître aux yeux des Juifs la Hongrie du début du siècle comme un havre de paix qui ne trouvait de comparaison, selon Théodor Herzl même, qu'en Angleterre.

D'un autre côté, la convergence d'un certain nombre de phénomènes explique également pourquoi cette «question juive» parut aussi omniprésente, comment elle put devenir une question aussi névralgique de la société hongroise au tournant du siècle. L'importance accordée par l'ensemble de la classe politique au problème du déclin de la *gentry* ne put être dissociée dans les esprits du parallèle s'offrant si aisément de l'ascension des Juifs. L'ampleur de cette ascension ne souleva point seulement la haine d'une aile minoritaire de la *gentry* et des éléments bourgeois qui sur la base commune de l'antisémitisme tentèrent de s'assimiler à eux, elle suscita également la méfiance croissante de l'ensemble de l'establishment. Comme le note Miklós Szabó, alors que les députés antisémites furent exclus de leur parti politique dans les années 1880, vingt ans plus tard, la propagande violemment antisémite du député indépendantiste Miklós Bartha «*ne constituait aucun obstacle à la poursuite de ses activités au sein de son parti*»¹⁰⁹. C'est qu'à la permanence d'une synonymie péjorative du «commerçant» et du Juif s'était jointe au tournant du siècle aux yeux de larges couches des élites traditionnelles la synonymie des Juifs et des nouvelles idéologies — le radicalisme bourgeois, le socialisme, mais aussi la nouvelle littérature «budapestoise», c'est-à-dire «étrangère» à l'esprit national et destructrice de ses valeurs traditionnelles — dont ces élites craignaient qu'elles ne minent la légitimité de leur domination politique.

D'un côté, les Juifs sont présents, et visibles, dans les activités bancaires, financières et commerciales; de l'autre, se maintient un système de valeurs fondant en partie la «magyarité» sur le dédain de ces pratiques, et offrant

108. Il y eut huit familles juives anoblies entre 1824 et 1859, cent dix-huit entre 1860 et 1899, et deux cent vingt entre 1900 et 1918. Voir, William O. Mc CAGG, Jr., *Jewish Nobles and Geniuses in Modern Hungary*, Boulder-New York, 1972, p. 25.

109. Miklós SZABÓ, *Új vonások...*, *op. cit.*, p. 56.

ainsi un alibi idéal aux ressentiments à l'égard des Juifs de tous ceux qui ne surent pas s'engager eux-mêmes sur la voie de la modernisation économique, comme de tous ceux qu'irritait la concurrence de la bourgeoisie juive; de plus, les Juifs sont surreprésentés au sein de la nouvelle *intelligentsia* «urbaine» (avocats, journalistes, écrivains), au sein des mouvements de pensée progressistes aspirant à l'avènement d'une réelle démocratie, au sein du socialisme. Or, pour l'*establishment* ces nouvelles idéologies «ne sont pas hongroises». Le fantasme de «l'expansion juive», version hongroise du mythe de l'alliance occulte du capitalisme et du socialisme juifs, de l'ennemi juif tentaculaire pervertissant de son empreinte l'âme de la nation qu'il entendait asservir, trouva ainsi dans la Hongrie du tournant du siècle un terreau qui ne fut que trop favorable. Sans conteste, la Hongrie des années 1900 fut un havre de paix pour les Juifs. Mais le havre de paix, de tous côtés, se lézardait.

Nous avons tenté dans le corps de cet essai d'explicitier les contradictions du discours des réformateurs, appliqués à convaincre leurs contemporains nobles de leur indispensable engagement dans la modernisation économique, mais incapables, par-delà l'affirmation de principe de la moralité des Juifs, de transcrire cette affirmation sur le terrain du jugement des pratiques commerciales des Juifs. Nous voudrions en conclusion proposer quelques hypothèses sur les causes de ces contradictions.

— La force des préjugés. Comme le notait Ignác Einhorn dans un article du «Premier Almanach Hongrois Juif», paru en 1848: «*C'est une singulière infortune pour la cause des Juifs que parfois, les hommes d'État les plus libéraux et les plus éclairés même ne peuvent en ce domaine se libérer — ou ne veulent même se libérer — des préjugés les plus communs*»¹¹⁰. Aussi consciente fût-elle de l'impératif d'un bouleversement des mentalités, la noblesse réformatrice elle-même ne put toujours surmonter les préjugés qu'elle condamna par ailleurs si fermement. Qu'elle en eût la volonté, qu'elle s'y soit efforcée, ne fait pas de doute, la question est: pouvait-elle en un laps de temps aussi bref se défaire (et, a fortiori, attendre que la masse de la noblesse se défasse) de préjugés enracinés par une tradition séculaire? De la prise de conscience rationnelle au «reconditionnement» des instincts, il y a une évolution qui, sans la césure de 1849, aurait eu plus de chance d'être menée à son terme.

110. Ignác EINHORN, «A zsidó-ügy és a sajtó honunkban» (La question juive et la presse dans notre patrie), dans *Első Magyar Zsidó Naptár és Évkönyv* (Premier Almanach Hongrois Juif), Márton DIÓSY éd., Pest, 1848, p. 220. Ignác Einhorn — alias Ede Horn, fut un des membres fondateurs de «Izraelita Magyarító Egylet» (Association Israélite pour la Magyarisation). Élu député après 1869, il fut nommé sous-secrétaire d'État au commerce en 1875, quelques mois avant sa mort.

— La difficulté de saisir, dans le feu de l'action, l'aboutissement logique des postulats émis et de fonder sa conduite sur les impératifs qu'ils imposent. Problème étroitement lié à celui des préjugés. La question est: considérant l'indispensable engagement de la noblesse dans les activités commerciales, comment la noblesse réformiste ne vit-elle pas qu'à moins de la construction d'une image positive du commerce des Juifs — deux termes synonymes aux yeux de tous — le commerce lui-même demeurerait entaché d'un opprobre justifiant que la noblesse s'en maintînt éloignée? De cette difficulté à voir le bout du chemin et les obstacles que l'on y rencontrerait lorsque l'on venait seulement de s'y engager, Kossuth avait d'ailleurs pleinement pris la mesure. Dans une telle période de transformation, l'homme, écrivait-il, *«ne peut réaliser que tardivement tous les corollaires des idéaux que son esprit a accueillis avec chaleur sans pour autant avoir — au moment où il les a accueillis — pensé jusqu'au bout les enchaînements qu'ils supposent, et sans pour autant s'être posé la question: pourra-t-il surmonter les lacunes de son éducation, ses habitudes, les conditions qui l'entourent afin de vouloir tout ce qu'il doit conséquemment vouloir?»*¹¹¹. Comme l'écrit Raymond Aron: *«L'histoire est la tragédie d'une humanité qui fait son histoire, mais qui ne sait pas l'histoire qu'elle fait»*¹¹².

— Si la noblesse réformiste avait été capable même de «vouloir tout ce qu'elle devait conséquemment vouloir», pouvait-elle passer outre les contraintes politiques? Il était pour les réformateurs d'une absolue nécessité de gagner à leur cause les éléments sur qui devaient reposer les réformes, mais dont le soutien n'était pas un fait acquis. Pouvait-on affirmer par trop clairement que les commerçants juifs, quasi unanimement méprisés, étaient des commerçants honnêtes et louables, mieux, que leur activité devait être un modèle à suivre pour la noblesse sans craindre de s'aliéner cette dernière? Pouvait-on défendre, vanter les mérites des commerçants juifs sans craindre de se mettre à dos une bourgeoisie patricienne qui ne cessa de manifester une virulente hostilité vis-à-vis des Juifs dont l'habileté commerciale menaçait sa position économique, sans craindre de voir cette bourgeoisie de souche majoritairement allemande choisir plutôt le soutien des Habsbourg? Ces contraintes — inhérentes à un mouvement qui ne disposait pas lors de sa naissance du noyau même sur lequel il devait se fonder et devait ainsi louver entre les écueils d'intérêts divers et souvent antagoniques — ap-

111. Cité par Domokos KOSÁRY, *Kossuth Lajos a reformkorban* (Lajos Kossuth à l'ère des réformes), *op. cit.*, p. 243.

112. Max WEBER: *Le savant et le politique*, introduction par Raymond ARON, Paris, 1990, p. 24.

pellent à s'interroger sur la possibilité d'un embourgeoisement conduit par un élément autre que la bourgeoisie.

— Le primat de la nation. «*En quoi réside la condition de notre existence?*» — s'interrogeait Kossuth. «*Nous répondons sans un instant d'hésitation: dans notre nation [...] Cet intérêt doit prévaloir sur tous les autres*»¹¹³. Mais nationalisme et admission de l'altérité firent rarement bon ménage. Comment intégrer «l'autre» lorsque, par définition, un ensemble se forme en excluant les dissemblables? À l'ère du nationalisme triomphant, l'altérité était nuisible. Or — conjoncture malheureuse? — la Hongrie s'éveillait au nationalisme au moment même où, en l'absence de bourgeoisie autochtone, il lui aurait justement fallu, pour s'engager dans la modernisation économique, être capable de s'ouvrir à l'autre, d'adopter des comportements propres à celui-ci, ou du moins ne pas les condamner.

Mais la capacité de l'un à accepter l'autre dépend aussi de la distance qui les sépare. Un roman paru en 1836 retrace la naissance d'une amitié entre «Pazardi», noble dépensier, et Isaac (Izsák), commerçant juif, travailleur, économe, habile dans son métier, modèle d'honnêteté, modèle d'humanité. L'œuvre est une suite de leçons administrées par Isaac à Pazardi («*Si votre Seigneurie ne croit pas que l'on peut s'enrichir sans escroquer, essayez donc de commencer à suivre le train de vie que je mène, je vous le promets, vous vous enrichirez également. L'homme a été créé pour le travail, comme dit la Sainte Écriture même, pourquoi donc votre Seigneurie ne travaille-t-elle donc pas?*»). Si ces remontrances laissent Pazardi de marbre, elles convainquent son fils qui se tourne enfin vers le bon chemin — celui d'Izsak. Pazardi fils magyarise son nom en Munkási (c'est-à-dire «travailleur» alors que Pazardi signifie «dépensier» en hongrois), il épouse sa servante, il vivra de son propre labeur, aux côtés d'Izsak, son maître, devenu son meilleur ami. Est-ce un hasard? Réformiste radical, l'auteur de ce roman à thèse, Mihály Táncsics, était né serf¹¹⁴.

Lorsque la définition de la magyarité que l'on souhaitait voir s'affermir se cristallisait en la personne et sous les traits du noble hongrois, lorsqu'il était affirmé que l'embourgeoisement ne pouvait se faire aux dépens de ce dernier sans risque de voir se désagréger l'identité nationale, il devenait difficile — malgré la reconnaissance du nécessaire renouveau de l'esprit nobiliaire — de reconnaître, et encore plus difficile de faire admettre, que cette magyarité devait aussi se fonder sur des traits que ceux supposés en être par excellence les représentants ne considéraient pas seulement comme leur

113. Cité par Domokos KOSÁRY: *Kossuth Lajos ..., op. cit.*, p. 235.

114. Mihály TÁNCICS, *Pazardi*, (1836), (Pazardi), Budapest, 1873, pp. 59-60. Le patronyme «Pazardi» forgé par Táncsics signifie «dépensier».

étant intrinsèquement étrangers, mais qu'ils tenaient également pour propres au groupe social considéré comme «anational» par excellence, symbole même de l'extranéité.

Au sein des cadres qui fondèrent le mouvement des réformes, la noblesse réformatrice, si sincèrement libérale qu'elle pût être, n'a pas pu — et ne pouvait pas — trouver d'issue à cette quadrature du cercle.